Il a été tiré de cet ouvrage :
douze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 12,
et vingt exemplaires sur papier du Marais,
numérotés de 13 à 32.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

LE COIN DES FOUS. Histoires horribles.
LES CARESSES, poèmes. Nouvelle édition, illustrée.
LA GLU, roman. Nouvelle édition, illustrée.
POÈMES DURANT LA GUERRE (1914-1918).
L'AME AMÉRICAINE.
PROSES DE GUERRE.
LA CLIQUE.
LES ÉTAPES D'UN RÉFRACTAIRE.

THÉATRE EN VERS

I. L'ÉTOILE. NANA SAHIB. MONSIEUR SCAPIN. LE FLIBUSTIER.
II. PAR LE GLAIVE. VERS LA JOIE.
III. LA MARTYRE. LE CHEMINEAU.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

528 (B

JEAN RICHEPIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les glas

POÈMES

184868.
26.10.23.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

PQ
2387
R4G48

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1922
by Ernest Flammarion.

A Celle qui deux fois en un an m'a sauvé la vie par le don miraculeux de sa jeunesse,

A Celle que j'aurai la douleur de quitter, mais sans avoir eu le chagrin de la voir vieillir,

A Celle dont le nom, fait de nos deux petits noms, nous a forgé un nouvel anneau nuptial,

A Marie-Jean, comme cadeau de nos dernières noces en toute gratitude et profonde tendresse

JE DÉDIE CE

LIVRE

J. R

I

PRÉLUDES

I

TINTEZ, LES GLAS !

Tintez, les glas, sanglots des cloches, lents, lourds, las !
Tintez autour de moi, *tintez* en moi, *les glas* !
Tintez pour tous ces morts, vœux, espoirs, amours, rêves,
Dont j'ai, dans mon avril, cueilli les fleurs si brèves,
Et dont je suis, dans mon automne, le cercueil !
Tintez aussi pour ce vieux monde, fou d'orgueil,
Avec qui je me suis saoûlé d'apothéoses,
Et dont bientôt, malgré le phénol et les roses,
Va puer le cadavre affreux, grouillant de vers !
Tintez pour lui, *tintez* pour moi, *les glas* ! Mes vers
Prendront le *la* qui pleure à vos accents sinistres ;
Et leurs tambours voilés, les frissons de leurs sistres,

Leurs flûtes et leurs cors aux gémissements longs,
Leurs cuivres rauques, leurs désolés violons
Dont l'âme en agonie infiniment trépasse,
Auront ainsi, sur vos mornes adieux pour basse,
La plainte déchirante et le râle profond
Qu'il faut au *Requiem* des choses qui s'en vont.
Tintez, les glas, cris noirs, pleurs du bronze funèbre!
Ne croyez pas, pourtant, qu'en moi tout s'enténèbre
Sous ce vol ténébreux de croassants corbeaux.
Tintez, les glas! Ce monde et moi, nous fûmes beaux,
Vaillants, gais; nous saurons l'être encore, je pense.
La mort, pour m'effrayer, peut se mettre en dépense;
Elle n'en sera pas, certes, le bon marchand.
Voilà deux fois déjà que sa faulx, s'ébréchant,
A sifflé sous mes pieds sans me jeter par terre.
Tintez, les glas! Ces mots de tragique mystère
Qu'elle bégaie au bout de vos langues d'airain,
J'en ai compris le sens et l'ai trouvé serein.
O gueule de la Mort, bâille donc toute grande,
Bâille! Tu n'auras plus ma terreur en offrande.
Tintez, les glas! O gueule à l'abîme béant,
Gueule montrant partout sous l'être le néant,
Gueule ouverte devant chaque pas qu'on va faire,
Gueule, centre éternel de l'éternelle sphère,

Gueule sans lèvres, gueule atroce, avec, dedans,
Toute la nuit d'où vient la blancheur de tes dents,
Gueule où l'œil fixe du vertige vous contemple,
Gueule où le dernier dieu, du fond du dernier temple,
Rend son dernier soupir en vieux relents pourris,
Je regarde à présent le rire dont tu ris,
Sans qu'autour de mon front ton souffle qui l'évente
Hérisse mes cheveux en halo d'épouvante.
Tintez, les glas ! Tintez au vide de mon cœur !
Ce qui vous y répond, c'est un écho moqueur,
Dont nous allons, *les glas*, nous égayer ensemble,
Tintez, les glas ! La mort n'est pas ce qu'elle semble
Pourvu qu'on tente, et j'ai tenté (*tintez, les glas !*),
De lui faire, avec ses crêpes, des falbalas.
Lugubre, elle? Non point. Un monstre? On la diffame.
Tintez, les glas ! Je suis don Juan. C'est une femme.
Puisqu'on t'a vu deux fois surgir à mon côté,
Spectre, et que je me suis avec toi colleté,
Donnant double nasarde à ta face camuse,
J'ai bien conquis le droit de te prendre pour Muse.
Pour Muse, ce n'est pas assez. Comble mes vœux !
C'est comme fiancée aussi que je te veux.
Viens ça, vieille ! *Tintez* en carillon, *les glas !*
Tintez, allègres, pour sa taille d'échalas,

Pour ses côtes à jour, pour ses hanches arides,
Pour ses jambes d'ivoire et son crâne sans rides !
Tintez, les glas ! Viens ça, vieille ; pose ton poing,
Qui tremble, sur le mien, qui, lui, ne tremble point.
Tintez, les glas ! Viens ça, ma promise, ma reine,
Ton squelette drapé dans ton suaire à traîne !
Viens, la belle ; et sans peur de jamais m'apaiser,
Avec ton baiser blanc bois mon rouge baiser !
Viens ! A ton raide corps enlaçant mon corps souple,
Cependant que, lascifs, la valse nous accouple,
Tu verras mes regards aux luisants coutelas
Flamber encor de rut (*Tintez*, joyeux, *les glas !*)
Et que j'ai pour bouquet à la danse macabre
Vers ton sexe aboli mon désir qui se cabre,
Rouge, et, dans son espoir d'aurore jamais las,
Changeant en angelus les glas... *Tintez, les glas !*

I

OH ! CES MINUITS-LA !

Oh ! Ces minuits-là, qui vous plombent l'âme !
Ces minuits glacés, où la mort réclame
Ce qu'on lui vola !
Ces minuits où l'être au néant s'enlize !
En avez-vous fait l'affreuse analyse,
De ces minuits-là ?

Minuit ! Lentement, du timbre qui pleure,
Voici s'égoutter les larmes de l'heure
Dans l'ombre sans fond,
Dans le lac sinistre où sur les eaux noires
Le son fait frémir de funèbres moires
Et fuit et se fond.

Immobile alors l'oiseau du Silence
Plane et par le vide immense balance
Son vol de hibou,
En fixant sur vous de vagues prunelles
Dont l'obscur aimant vous attire en elles,
Une corde au cou.

La gorge serrée et le cœur qui saute,
On a peur; on veut parler à voix haute;
On reste sans voix,
Les yeux dilatés et la bouche ouverte.
On se dit pourtant : « Je n'entends rien, certe,
« Et rien je ne vois. »

Mais vers ce rien-là soudain l'on se dresse;
Et c'est une horreur comme une caresse!
Muet, étouffant,
On a cette extase, et qui vous pénètre,
De croire qu'on meurt et qu'on va renaître
Tout petit enfant.

On renaît, remeurt. C'est sans fin. On souffre,
On jouit. Qu'est-on? Un sommet? Un gouffre?
En enfer? Au ciel?
Qu'importe? On te hume à lèvres décloses,
O trépas de tout, ô néant des choses,
Vide essentiel!

La sensation paraît infinie.
Avec le néant on y communie
Dans l'éternité.
On en pâme, soûl, fou, stupide, exsangue;
Mais à peine a-t-on ce goût sur la langue,
Qu'il vous a quitté.

La sensation s'envole, si brève
Qu'on ne la sent plus sinon comme un rêve
Sans contours précis.
On est là, les bras tendus vers le vide,
Sans penser qu'on a la face livide
Et les nerfs transis.

Bientôt le froid mord la chair dévêtue;
Et l'on se recouche, et l'on s'habitue
Au silence, au noir.
Le lac est tari. Le hibou déloge.
On perçoit le pas réglé de l'horloge
Dans son promenoir.

Le sommeil revient. Ses ailes de laine
Vous font sur les yeux passer une haleine
Chaude, et lourde, et d'or,
Et voici qu'un rêve heureux vous remporte
Dans ses bras berceurs en rouvrant la porte
Du bleu corridor,

Tandis que par l'air et d'un geste calme
Le silence noir balance une palme
Aux bruits apaisés,
Et que sur le front de la nuit sereine
Le timbre en chantant d'heure en heure égrène
Un vol de baisers.

Mais, le lendemain, toujours on en garde,
De ces minuits-là, la mine hagarde,
Le cerveau pesant,
Ne trouvant à rien sa fleur coutumière,
Sans savoir pourquoi, puisque la lumière
Fleurit à présent.

Oh ! ces minuits-là, qui rendent moroses
Même vos réveils dans des aubes roses,
Cœurs en printemps verts,
Combien la hantise en est plus tenace
Aux cœurs automnaux que déjà menace
Le gel des hivers !

Oh ! ces minuits-là, quand souffle Brumaire !
C'est d'eux que nous vient la pensée amère
Ruminant tout bas
Son passé défunt qui ne fut qu'un leurre
Et son avenir où sanglote l'heure
Du prochain trépas.

Oh ! ces minuits-là, d'angoisse obsédante,
Comme avec dédain ma jeunesse ardente
En riait jadis,
Et comme aujourd'hui je deviens tout pâle
Quand j'entends pleurer dans l'ombre qui râle
Leur *de profundis* !

Oh ! ces minuits-là, vers la soixantaine !
Tu m'en délivrais, jeunesse hautaine,
Rire triomphant.
Mais, las ! aujourd'hui, c'est la saison triste.
De ces minuits-là, dont l'ombre persiste,
Rien ne me défend.

De ces minuits-là, hantant ma pensée,
Ma pensée en deuil reste ensemencée
Même en plein soleil,
Même quand l'avril rajeunit la terre,
Même quand l'amour fait dans mon artère
Battre un sang vermeil,

Et, malgré ma soif et mon rut de vivre,
Si tes glas, ô Mort, tintent dans ce livre
Qu'un crêpe voila,
C'est qu'il fut écrit aux mornes journées
Qui n'ont plus pour fleurs que les solanées
De ces minuits-là !

III

LA ROSE

« Tu vas t'y laisser prendre encore, »
Me cria la vieille sans yeux,
« Prendre au parfum qui la décore,
« Prendre à son teint délicieux.

« Et pour sa volupté, si brève
« Qu'elle fuit tandis qu'on la sent,
« Pour ce rien, plus vague qu'un rêve,
« Tu te mettras les doigts en sang.

« Songe aux épines malfaitrices
« Qui te guettent pour te punir.
« Vois de combien de cicatrices
« Tes mains gardent le souvenir.

« Crois-en la Vieille au front sans rides,
« Aux yeux sages puisqu'ils sont morts,
« Bréhaigne dont les flancs arides
« N'enfantent plus vœux ni remords.

« Crois-moi : vieux, point ne recommence,
« En fol jeune, à t'extasier;
« Et, comme chante la romance,
« Laisse les roses au rosier. »

Mais la Vieille a beau dire et faire
Et même rire en bon enfant,
A sa prudence je préfère
Le danger qu'elle me défend ;

Et tant qu'au jardin de mes songes
Pourra jardiner mon désir,
Si menteurs qu'en soient les mensonges,
Si fort qu'on souffre à les saisir,

Je t'aimerai, malgré les ronces,
Pour ta couleur et ton odeur,
Bouton de pourpre qui te fronces
Comme un baiser d'enfant boudeur,

Et dût tout mon sang qui t'arrose
Couler sans te rassasier,
Jamais je ne veux être, ô Rose,
Celui qui te laisse au rosier !

IV

OÙ DONC S'EN ALLAIENT-ILS?

Où donc s'en allaient-ils, ceux que je n'entends plus,
Et qui, l'œil clair sous des fronts bas et chevelus,
S'en allaient en chantant si gaîment à l'aurore?
Où donc s'en allaient-ils, ceux que j'entends encore,
Et qui, le front plus grand, le regard alourdi,
S'en allaient en chantant un air grave à midi?
Où donc s'en allaient-ils, front nu, prunelle éteinte,
Voix plaintive mêlée à l'Angelus qui tinte,
Ceux-là qui s'en allaient tout à l'heure, en marchant
Dans la pourpre sanglante et triste du couchant?
Où donc s'en allaient-ils, mes compagnons de route?
Est-ce vers la victoire? Est-ce vers la déroute?

Où donc s'en allaient-ils? Y seront-ils demain?
Pourquoi m'ont-ils laissé tout seul sur le chemin?
Ceux que je n'entends plus, ceux que j'entends encore,
Pourquoi ne m'ont-ils pas appris ce que j'ignore,
Et faut-il croire qu'eux aussi n'en savaient rien?
Où donc s'en allaient-ils? Au vide aérien
La chanson qu'ils chantaient derrière eux s'évapore.
Ceux que je n'entends plus, ceux que j'entends encore,
Gaie, ou grave, ou plaintive, au couchant, au levant,
A midi, leur voix morte a pour tombe le vent.
Où donc s'en allaient-ils? Où s'en va ce qui m'aime,
Et ce que j'aime, et tout, où je m'en vais moi-même.
Où donc s'en allaient-ils? Où s'en vont nos chansons.
Alors, nous, à chanter sans fin recommençons,
Tant que nous sommes sûrs dans ce néant sonore
D'être au nombre de ceux par qui l'écho s'honore,
Et puisqu'il nous est doux jusqu'au dernier instant,
Poètes qui passons, de passer en chantant!

V

MIMES

A Rome, en l'an trois cent quatre-vingt-dix, la peste
Avait pris les trois quarts de la plèbe ; et le reste
Séchait d'horreur, malgré ses tribuns éloquents ;
Et Rome allait périr, quand des mimes toscans
Vinrent, par qui se mit à refleurir, vivante,
La fleur du rire sur ces faces d'épouvante.
Le plus lâche oubliait que la peste était là ;
Et, nul n'ayant plus peur d'elle, elle s'en alla.
Que ne puis-je, pareil aux artistes étrusques,
Trouver d'assez bons tours, des gestes assez brusques,
Des mines d'un comique assez désopilant,
Pour empourprer ton pâle effroi, troupeau tremblant

Des hommes, dont mon cœur se sent l'immonde frère,
Puisque c'est vous et moi qu'ici je veux distraire
Du penser lancinant qui sans cesse nous mord,
O nous tous qui mourons de la peur de la Mort!

VI

LARMES,

Doigts qui tremblent, paumes ouvertes,
Morne comme un vieux mendiant,
L'arbre, au soleil l'incendiant,
Dans le ciel bleu tend ses mains vertes.

Mais le soleil de Thermidor
Semble avoir un bûcher pour trône.
Il n'en tombe, ironique aumône,
Que rais de flamme et braises d'or.

Sous ces cuisantes ironies,
Les doigts crispent leur tremblement,
Les paumes vont se refermant
Et les mains vertes sont jaunies.

Au lieu du fastueux cadeau
Dont l'ardeur lui fait rendre l'âme,
Ce que le pauvre arbre réclame
Pour revivre, c'est un peu d'eau.

Ainsi, tristes cœurs en alarmes
Qui dans le juin d'amour brûlez,
Tout mot vous laisse inconsolés,
Et ce qu'il vous faut, c'est des larmes.

Hélas! quand viendra la saison
Où vous étreindra la froidure,
Gare aux larmes en glace dure,
Arbres et cœurs sans frondaison !

Car ces larmes en lames torses
Seront en vous comme des coins,
Dont vos nœuds s'ouvriront, disjoints,
Sous vos spongieuses écorces ;

Et vous pleurerez en ce jour,
O vieux champignons ridicules,
La fournaise des canicules
Où l'on meurt de soif et d'amour.

VII

SALOMÉ

« Oui, te dis-je, vois, regarde,
« Reconnais-moi, sois charmé,
« Sois fou; je suis Salomé,
« Prête à danser... Mais prends garde!

« Le délire aux rouges cris
« Dont ma danse est l'échansonne,
« C'est toi, toi-même, en personne,
« Seul, qui m'en paieras le prix.

« Car ma cruauté d'artiste
« Est plus fine désormais
« Qu'au temps où je réclamais
« Le chef de Saint Jean-Baptiste.

« Aujourd'hui poussant plus haut
« Mes exigences d'esthète,
« Quand j'ai dansé, c'est la tête
« Du Tétrarque qu'il me faut.

« Autrement dit, c'est la tienne
« Qui tantôt sera mon dû. »
Moi, sans peur, j'ai répondu :
« Danse ! Et qu'à cela ne tienne ! »

Et la danse a commencé,
Où n'est jamais assouvie
Notre âpre soif de la vie,
La danse aux bonds d'insensé,

La danse où d'abord s'enivre,
Sans voir pourquoi ni comment,
L'être-éclair, l'être-moment,
Fondu dans l'éternel vivre,

La danse soûlant toujours
Même quand on sait ensuite
De quelle éternelle fuite
Est tramé le fond des jours,

La danse aux rythmes sans nombre
Qui passent, me récréant
De l'effort vain du néant
A sauter hors de son ombre,

La danse au dénouement bref
Aussi clair qu'elle est obscure,
Et dont l'ultime figure
Est un plat portant mon chef.

Tant pis! Et tant mieux! Va, danse,
Salomé, je te bénis.
Quand tes pas seront finis,
Sur la dernière cadence

Je tendrai le cou gaîment
Au tranchant froid de l'épée,
Pour que ma tête coupée
Te garde un sourire aimant,

Et pour que tu puisses lire
Dans mon suprême regard,
Même alors, quoique hagard,
En plein amoureux délire.

Un remerciement joyeux
Du beau rien multicolore
Que tes pas faisaient éclore
Au ciel éteint de mes yeux !

VIII

O VIE, EXÉCRABLE MAITRESSE

O vie, exécrable maîtresse,
Goule en qui j'aime un Séraphin,
Je sais quelle affreuse détresse
Nos belles amours ont pour fin.

Je sais que, féroce et fantasque,
Tu me caresses comme on mord,
Et qu'en levant ton dernier masque
On trouve une tête de mort.

Je le sais, qu'en ton rut qui m'aime,
Le néant seul veut s'apaiser.
Je le sais, puisque c'est toi-même
Qui me l'as dit dans un baiser.

Mais qu'importe? Rien ne m'empêche
De te voir comme un Séraphin,
Puisque ta joue est une pêche
Et que mes lèvres en ont faim.

C'est pourquoi jamais mon envie
Ne se lasse de tes appas,
O masque de la Mort, ô Vie,
Monstre qui, du moins, ne mens pas,

Monstre sincère qui te vantes
Du crime que tu commettras,
Maîtresse au front ceint d'épouvantes,
Mais au corps pâmé dans mes bras,

Maîtresse aux vampires pareille,
Qui me dis ton atrocité,
Mais qui me la dis à l'oreille
Parmi des mots de volupté,

Goule dont le poison me mange,
Mais qui m'en verses la liqueur
En m'offrant, avec des yeux d'ange,
La rose de ta bouche en cœur,

Si bien que ma bouche ravie
Toujours dans la tienne se fond,
D'autant plus folle de la Vie
Qu'elle sent mieux la Mort au fond.

IX

BALLADE DE L'AN QUI VIENT

Avec tous ses jours au complet
Puisque la vieille année est morte,
Sans chercher ce qu'elle valait,
En l'oubliant je vous exhorte,
Dans l'ombre qui nous fait escorte,
A brandir cet autre flambeau
Dont la clarté nous réconforte :
« L'an qui vient sera le plus beau! »

Car, tout pauvre oiselet qu'il est,
Quoique à peine son duvet sorte,
Voyez déjà comme il nous plaît!
Il gazouille de telle sorte,

De voix si tendre, aimable, accorte,
Que, dût-il devenir corbeau,
On le croit rossignol, n'importe :
L'an qui vient sera le plus beau.

Le présent toujours noir et laid,
Mange-le, ce hideux cloporte,
Et vole, doux rossignolet,
Avec tous nos vœux en cohorte,
Vers l'avenir qui nous transporte !
Certe, il va, lambeau par lambeau...
Mais en attendant qu'il avorte,
L'an qui vient sera le plus beau.

Envoi.

Prince, fût-ce en ouvrant la porte
Lugubre de notre tombeau,
Puisque c'est du neuf qu'il apporte,
L'an qui vient sera le plus beau.

II

CRÉPUSCULAIRES

I

A UNE COLOMBE

L'aile close aux essors des brises chimériques,
Il ne te connaît plus, foi du conquistador
Qui fais à l'horizon germer les Amériques!
N'éveille pas dans son caveau l'air de Lindor ;
L'écho t'y répondrait un *Requiem* funèbre.
Sur son perchoir d'oubli, d'horreur et de ténèbre,
Colombe, laisse en paix finir le vieux condor,
Triste, casqué de nuit, des pleurs plein ses yeux d'or.

II

THE TABLE IS FULL

Macbeth, quand tu rugis, d'un râle à rauque haleine,
Avec des yeux hagards de fou : « La table est pleine »,
C'est que, sanglant, livide et fronçant les sourcils,
Le spectre de Banquo sur ta chaise est assis.
Qu'un autre à ton horreur, Macbeth, soit charitable!
Moi, pas! S'il faut avoir pitié, c'est de ma table,
Lorsque parfois, le soir, entouré de mes morts,
Jours perdus, vœux déçus, pleurs vains, regrets, remords,
Crimes bêtes commis sans espoir de royaumes,
J'ouvre, unique vivant, ce banquet de fantômes.
Vois, Macbeth! C'est moi seul qu'ils visent, tous ces doigts.
Ma table est pleine aussi; mais dis-le, tu le dois,
Dis-le donc, que la tienne est moins épouvantable...

Oh! l'heureux homme, qui n'a qu'un spectre à sa table!

III

FOURMIS

Quand, tout frais, vous venez d'éclore,
Rêves aux vols de papillons,
Autour de moi vos tourbillons
Font un halo multicolore.

Vite, vite, je vous saisis,
Et sans que mes mains trop brutales
Froissent vos ailes de pétales,
Je vous épingle en mots choisis.

Oh! qu'avec ma Muse sorcière
Nous jouerons à des jeux divins,
Pour mosaïquer les tons fins
De cet arc-en-ciel en poussière!

Muse, ces couleurs, ces reflets,
Où le prisme en dansant miroite,
Ces captifs de ma chasse adroite,
Sont mes rêves fixés. Prends-les !

Mais au fatras de mes grimoires
Les papillons, flanc contre flanc,
Ne sont plus, sur le papier blanc,
Que des lignes de fourmis noires.

IV

EFFET DE LUNE

Les vagues de la nuit, dans le noir firmament,
Avec de noirs remous gonflent leur noire houle
Dont l'écume d'ébène en ténèbres s'écroule.
Seul, le croissant de nacre y reluit par moment.

En vain la sombre mer l'assiège incessamment
Et tout autour de lui s'enroule et se déroule;
Il émerge toujours et toujours la refoule.
Mais vers quoi cingle-t-il? Qui le mène? Et comment?

Car il semble, perdu par le ciel sans étoiles,
Un canot désarmé d'avirons et de toiles,
Où tout le monde est mort, pilote et matelots,

Si bien qu'il va dans l'ombre et vogue à la dérive,
Et voguera sans fin sur le désert des flots,
N'ayant personne à bord pour retrouver la rive.

V

AUTRE EFFET DE LUNE

Silencieux, furtif, à pas de nécromant,
Le regard braqué droit comme un visionnaire,
Je cherche, éveillé seul dans le préau dormant,
Quelle heure noire il est au blanc cadran lunaire.

Mais comment le trouver, puisqu'en marchant ainsi
Mon ombre marque les heures, l'autre après l'une?
Jamais je ne saurai, jamais! Et, tout transi,
Je rentre, le cerveau fêlé d'un coup de lune.

VI

CHANSON DE PLUIE

Il pleut, il pleut,
Sur la peau de ma tête.
Tant que ça peut
Il pleut, il pleut.
Jamais on ne s'arrête,
Jamais ni nuit ni jour,
De battre du tambour
Sur la peau de ma tête,
Il pleut, il pleut.

Il pleut, il pleut,
A travers mes paupières.
Tant que ça peut,
Il pleut, il pleut.

C'est plus lourd que des pierres.
L'averse en se versant
Jusqu'à mon cœur descend
A travers mes paupières.
Il pleut, il pleut.

Il pleut, il pleut,
Et l'on veut que je chante?
Tant que ça peut
Il pleut, il pleut.
La pluie est si méchante
Qu'il me semble me voir
Moi-même en pleurs pleuvoir;
Et l'on veut que je chante!
Il pleut, il pleut.

Il pleut, il pleut,
Sur la peau de ma face.
Tant que ça peut,
Il pleut, il pleut.
Quelqu'effort que je fasse,
Je ne sortirai plus
Du noir qui coule en flux
Sur la peau de ma face.
Il pleut, il pleut!

Il pleut, il pleut!
C'est pour ma vie entière.
Tant que ça peut
Il pleut, il pleut!
Mon être est la gouttière
Par où le ciel se fond
Vers d'affreux puits sans fond.
C'est pour ma vie entière
Qu'il pleut, qu'il pleut.

Il pleut, il pleut
Sur la peau de mon âme.
Tant que ça peut,
Il pleut, il pleut!
O Mort que je réclame,
Quand viendras-tu, tambour,
Battre la fin du jour
Sur la peau de mon âme?
Il pleut, il pleut!

VII

GLOSE

Sur quatre vers de Maurice Bouchor.

Et cependant le vent d'automne,
L'inconsolable vent des nuits,
Poursuivait son chant monotone
Qu'il n'a pas achevé depuis.

Le vent du versant noir détone
Au manoir de mes cinquante ans,
Vent plus doux qu'un vent de printemps.
Et cependant le vent d'automne.

Vieillesse, ô semeuse d'ennuis,
Viens-tu déjà, par les bruines,
Soufflant de ta bouche en ruines
L'inconsolable vent des nuits?

On chante, on festoie, on festonne,
Et soudain dans l'ombre on entend
Le vent qui, toujours sanglotant,
Poursuivait son chant monotone.

Rester jeune! Je veux. Je puis.
Comme en l'autre saison si brève,
Mon cœur est encor plein du rêve
Qu'il n'a pas achevé depuis.

Et cependant le vent d'automne,
L'inconsolable vent des nuits,
Poursuivait son chant monotone
Qu'il n'a pas achevé depuis.

VIII

MARINE

Sur la grève
Choit le ciel
  En fiel
Qui se crève.

Le vent fou
Aux mains vagues,
  Des vagues
Tord le cou.

Cris funèbres
Des oiseaux !
  Airs, eaux,
Tout, ténèbres !

Soudain, clair
Dans le vide,
Livide,
Luit l'éclair,

Dont, hagarde,
S'éblouit
La Nuit
Qu'il poignarde.

IX

PLUIE D'ORAGE

Tombez, tombez, larmes du ciel,
Tombez en flux torrentiel !

Tombez, tombez, larmes des anges,
Salez la fadeur de nos fanges !

Tombez, tombez, et soient lavés
Nos cœurs gras comme nos pavés !

Tombez, tombez, et que la terre,
Avec nos cœurs, se désaltère !

Tombez, tombez ! Elle et nos cœurs
Souffrent de si mornes langueurs !

Tombez, tombez! Faites en elle
Resourdre la source éternelle !

Tombez, tombez! Faites en eux
Refleurir les lys lumineux !

Tombez, tombez, larmes lointaines,
Rendez une âme à nos fontaines !

Tombez, tombez, larmes du ciel,
Gouttes de miel dans notre fiel !

X

FUNÉRAILLES

Chapelle ardente et funèbre,
Le ciel s'enténèbre.

L'ombre épaissit ses plis lourds
En dais de velours.

Voici les étoiles, cierges
Portés par des vierges.

Voici la lune émergeant,
Ostensoir d'argent.

Cierges soufflés ! Lune éteinte !
Bas, las, le glas tinte.

La mer chante en somnolant
Un *Requiem* lent.

Puis tout se tait. Dans l'espace
Un nuage passe.

On dirait un tombereau
Plein de noir terreau.

Le noir terreau tombe, tombe.
Il s'entasse en tombe.

Dans l'abîme aérien
On ne voit plus rien.

Nuit profonde, affreuse, entière !
Nuit de cimetière !

Est-ce moi, le mort secret
Que l'on enterrait ?

Oui, c'est moi, bien moi. Finie,
La cérémonie !

Me voilà seul au linceul,
Horriblement seul,

Seul dans l'ombre que j'écoute
M'emplir goutte à goutte,

Seul dans le néant sans fond
Où tout l'être fond.

XI

LA PLAINTE DE LA CROIX

La croix s'inclinait vers la tombe
Avec des airs d'oiseau blessé.
Pitoyable au mort délaissé,
Doucement je la redressai.
« Laisse, dit-elle, si je tombe,

« C'est d'écœurement, sous le poids
« Des faux regrets où sont inscrites
« Les louanges de vos mérites,
« Et dont les larmes hypocrites
« Ont fini par pourrir mon bois. »

XII

VENT D'AUTOMNE

Vent d'automne qui les emportes,
Sois pitoyable aux feuilles mortes
Dont le vol de chauve-souris
Sans fin ni cesse recommence,
Avec des gestes de démence,
A zigzaguer dans le ciel gris.

Vent d'automne qui les bouscules
En farandoles ridicules,
Vent aux caprices sans remords,
Vent d'automne qui les emportes,
Sais-tu qu'avec les feuilles mortes
S'en vont aussi nos rêves morts?

Ce qui, par toi, roule aux ornières,
Ce sont nos amours printanières,
Nos serments sous les bois d'été,
Nos baisers longs dans les ravines,
Et toutes les chansons divines
Où nos rossignols ont chanté.

Vent d'automne, vent qui te venges
De traîner l'aile dans les fanges
Des sentiers désormais pourris,
Vent d'automne qui les emportes
Emporte au moins nos feuilles mortes
En haut, tout en haut, du ciel gris !

Qu'elles y prennent dans l'espace
L'essor du migrateur qui passe,
Fuyant l'hiver et son péril,
Vers les ciels bleus, et puissent-elles
Nous en revenir hirondelles
Quand reviendra le vent d'Avril !

Mais non, vent d'automne, vent triste !
Ta morne cruauté persiste.

J'ai beau prier. Tu n'entends pas.
Vent d'automne qui les emportes,
Tu les reprends, les feuilles mortes,
Tu les rejettes sous mes pas,

Et tout en souffletant ma joue,
Tu me fais, les pieds dans la boue,
Vent de haine au souffle transi,
Vent d'automne, vent qui me navres,
Y piétiner sur leurs cadavres,
Sur ceux de mes rêves aussi.

XIII

LE ROULIER

O Terre, dont les longs regards ensorceleurs
M'appellent par les yeux parfumés de tes fleurs,
Et dont les millions de bouches, leurs calices,
M'offrent tes baisers lourds d'endormantes délices,
Cependant que Juillet semble flamber exprès
Plus chaud pour que ton sein caché semble plus frais
Et qu'on en puisse mieux désirer le mystère,
O Terre qui m'auras un jour, vorace Terre,
Souffre que, cette fois encor, je n'en sois pas,
Du troupeau des amants promis à tes repas,
Et, méprisant tes dons subtils, ô froide ogresse
Laisse m'y préférer la vulgaire allégresse

D'être, à l'enseigne du *Soleil d'Or* (oui, morbleu!)
L'épais roulier qui boit, fût-ce du gros vin bleu,
Et dont peut s'étancher la soif, mais non l'envie
De reprendre l'étape au chemin de la Vie.

XIV

ONZAIN MÉLANÇOLIQUE

Dans le soir où saigne l'Automne,
Le cœur sanglotant, nous allons ;
Et l'écho, vieux fou qui chantonne
En accordant ses violons
Sur notre sanglot monotone,
Demande au bois, où râlent, longs,
Les derniers soupirs de l'Automne,
Vers quelle tombe nous allons
Et, d'un sanglot si monotone,
Qui donc là-bas nous appelons,
Dans le soir où saigne l'Automne.

XV

LES ROSES BLANCHES DE LA LUNE

Son dernier bruit flûtant en un râle léger,
Le jour se meurt, regards éteints, face jaunie ;
Et bientôt, pour fleurir sa lyrique agonie,
Les roses blanches de la lune vont neiger.

O Lune, ce n'est pas avec des mains brutales,
Mais d'un geste pieux rythmé par la douceur,
Que tu fais, pâle sous ta cornette de sœur,
Choir cette neige lente aux vaporeux pétales.

Aussi le moribond n'en est-il pas transi.
Il lui semble, tandis que vers lui tu te penches,
Se fondre exquisement dans des ténèbres blanches.
Puisse mon jour suprême agoniser ainsi !

Contre la noire Mort je serai sans rancune,
Si parmi des blancheurs je me sens emporté
Dans un linceul tissu de paix et de clarté
Par la neige des roses blanches de la Lune.

XVI

IN HONOREM BALDELARII NOVEMPEDALIS PROSA

Cum vocabulis barbariœ
Jam tabe tinctæ tam varié,
Te cantabo, Baldelarie.

Nam sanie mixtâ spermati,
Quam e profundo stillavisti.
Omninô sumus unguentati.

Et tamen hanc sitimus horam
Quæ novi sœculi in coram
Albescentem dabit auroram.

Idcircò a nobis amaris,
Feminea figura maris,
Dura dulcedo in amaris.

Spineti tui rosa et ros
Nos inebriant totum per os,
Subtiles simul ac Barbaros.

Quisque clamat, quum ostentas cor
Unde fluunt pus flensque liquor :
« Spero, nec non et derelinquor ! »

Hinc cultus ad tuum cadaver
Est andropogon seu vetiver,
Donec ex eo virescat ver.

Interea tenemus altum
Procellosis ventis turbatum ;
Et, quum jam mergimur, surgis tum,

Et per mare tenebrarum fis
Stella poli carminum scaphis
Multicolorum polypsephis.

Quare, deitas invocanda,
Hâc voce putidâ, luridâ,
Balbutiente singultim, da

Ut te, cum linguâ barbariœ
Jam tabe tinctœ tam varié,
Cantaverim, Baldelarie!

XVII

ÉPITRE DANS LE GOUT ANCIEN

Pourquoi, fou du *grand Will*, j'adore La Fontaine ;
Pourquoi je ne prends pas une mine hautaine
Devant Marot ; pourquoi je me vais complaisant
Jusqu'en ce polisson de Voltaire, à présent
Aussi lugubrement éteint qu'il fut splendide,
Mauvais poète, soit, mais conteur de Candide ;
Pourquoi, chérissant Bach, Beethoven et Wagner,
Je pleure à chantonner parfois quelqu'ancien air
Où le peuple ignorant a mis tout son génie ;
Pourquoi j'ai de ces goûts si mal en harmonie
Avec mon fier renom d'excessif à tous crins ;
Pourquoi j'aime la lyre et j'aime tels crincrins ;
Je vais te l'expliquer, ami qui t'en effares ;
Et pour ce, sans grands mots, ni tons crus, ni fanfares,

Dans un simple parler que l'on ne parle plus,
Ce soir, en invoquant nos vieux auteurs relus,
Sous une vieille lampe et sur un vieux pupître,
Ainsi qu'au bon vieux temps je rime cette épître.

A force de toujours voir le même horizon,
Il arrive parfois qu'on se trouve en prison
Dans l'antique demeure aux douceurs familières.
Toujours ce pan de mur garni des mêmes lierres;
Toujours ce même chêne aux vieux bras crevassés,
Où chaque avril ressemble à tant d'avrils passés!
Quand, avec des amis sous son ombre on s'attable,
Certes, le pain est bon et le vin délectable;
Et, quoique le menu soit modeste et frugal,
Certes, faute de mieux, on en fait son régal;
Mais quoi! Ce pain, ce vin, ces fêtes coutumières,
C'est comme l'horizon aux natales lumières,
Dont on a trop longtemps admiré le décor,
Trop, pour qu'à sa magie on soit repris encor.

Ah! partons! Qu'à nos yeux curieux se révèle,
Sous des cieux moins connus, une terre nouvelle!

Pour rafraîchir un peu notre âme et la changer,
Communions avec l'âme de l'étranger!
Loin de nos vieux amis cherchons de jeunes hôtes!
Voici des bois plus noirs et des cimes plus hautes,
Et l'air semble plus fort que boivent nos poumons.
Salut, vierges pays! Comme nous vous aimons!
Comme votre soleil dans la mer agrandie
Croule en archipels d'or que sa pourpre incendie!
Combien dans vos soirs bleus les stellaires flambeaux
Sont plus nombreux, plus purs que les nôtres, plus beaux!
Quels palais, vos palais! Vos festins, quelle orgie!
Nos vins les plus fameux semblent de l'eau rougie,
Comparés à vos vins de jaunes incarnats,
Où de l'ambre et du feu flambent dans des grenats.

Et, ravi de sentir en soi cette âme neuve,
On mange à ces festins; ces vins, on s'en abreuve;
Et de ces horizons aux mobiles séjours
On s'emplit les regards rajeunis tous les jours;
Et chacun vous séduit; et chacun vous enivre;
Et l'on dit devant tous que c'est là qu'on veut vivre;
Mais nul, pour y mourir, n'est celui qu'on rêva;
Et c'est plus loin, toujours plus loin, toujours, qu'on va;

Tant qu'après avoir fait tout le tour de la terre,
Aucun ciel pour vos yeux n'ayant plus de mystère,
On revient simplement au coin d'où l'on partit,
Sous le ciel qu'on voyait quand on était petit.

C'est l'antique demeure aux douceurs familières,
Le même pan de mur garni des mêmes lierres,
Le vieux chêne, et la table où le couvert est mis
Pour le repas du soir avec les vieux amis.
Ah ! le cher horizon, qu'il vous est cher encore !
De tous les souvenirs aimés il se décore.
A coup sûr, il est gris. Mais ce gris, qu'il est fin !
Le repas est frugal, oui ; mais comme on a faim !
Comme ce pain sent bon sur la nappe fleurie !
Comme ce vin clairet fleure bien la patrie !
Ah ! les autres sont des alcools ou des liqueurs ;
Mais le vrai vin, le seul, celui qui dans nos cœurs
Fait naître des chansons de joie et d'espérance,
C'est toi, vin de soleil, vin de sang, vin de France !

Peut-être je m'exalte un peu plus qu'il ne faut ;
Et l'accent est trop fort, et le verbe est trop haut
Pour rendre une pensée, après tout, si discrète.
Bah ! qu'au nom de la France on lève un brin la crête

Et qu'on monte la voix jusqu'au cocorico,
Quoi de mal? J'ai crié, dis-tu. Non, c'est l'écho.
Ma pensée, au surplus, fut-elle outrepassée
Par les mots? Soit. Laissons les mots. Vois la pensée.

Et maintenant, ami, que tu sais mes raisons,
Ne va pas prendre à mal, et pour des trahisons
Envers nos dieux, l'aveu franc que tu viens de lire.
On ne peut pas toujours toucher la grande lyre.
Un petit air de douce épinette a son prix.
Me suis-je expliqué net et m'as-tu bien compris?
Oui, certe! Alors cessons nos débats sans prétexte,
Et relisons Shakespeare ensemble... dans le texte;
Quitte, si c'est trop dur et qu'on soit fatigué,
A se regaillardir avec « Ma mie, oh! gai! ».

XVIII

UN FOU

Ce fou, dans les moments où son œil obscurci
Retrouvait des lueurs vagues, disait ceci :

« Parfois en mon cerveau s'éteignent les idées...
« Et c'est comme un pays mort, aux maisons vidées
« Par la peste, d'où tout le monde en même temps
« S'est évadé, jusqu'aux plus pauvres habitants.
« Mais ils n'ont avec eux, tout à leur épouvante,
« Rien pris. Aussi la ville est-elle encor vivante
« De magasins ouverts, de riches mobiliers
« Et du luxe infini des objets familiers.
« C'est un trésor perdu qui n'est plus à personne.
« Ainsi, quand sous mon front l'heure de peste sonne,

« L'heure où je cherche en vain un suprême habitant,
« Ce morne pays mort reste peuplé pourtant.
« Les mots sont là, qui n'ont point souffert de dommages.
« Mon cerveau sans idée est toujours plein d'images. »

Hélas! et toi qui crois penser, en quoi, jusqu'où,
Es-tu si différent, poète, de ce fou?

XIX

SAOULERIES DU SOIR

Le soir, avec ses bruits de lointaine crécelle,
Ses parfums alanguis mêlant leurs tourbillons,
Traîne je ne sais quoi de fou qui m'ensorcelle
Dans le vol ténébreux de ses lourds papillons.

Le réel s'évapore en fantasmagories
Dans mon cerveau peuplé d'images et de mots,
Éclatants de lueurs, obscurs d'allégories,
Parfums d'air, chants de fleurs, floraisons d'animaux,

Musiques de couleurs, images de délire,
Raisonnements d'absurde et désirs d'inconnu,
Livres de songerie impossibles à lire
Et parlant d'un pays d'où l'on est revenu!

Souvenirs de la vie arrangés par le rêve!
Impalpables palpés! Introuvables trouvés!
Mille siècles vécus dans la minute brève!
Comment? Par où? Pourquoi? Dites, si vous pouvez.

Oh! ces brumes du soir, vibrantes et vermeilles,
Qui sèment au ciel vert toutes les fleurs des champs,
Où des bouts de rayons, ainsi que des abeilles,
Butinent en miel roux l'or des soleils couchants!

Cela se fond en moi, mystérieux et triste.
Il me semble à présent que je me change en sons.
Je suis une guitare aux mains d'un guitariste;
Ma poitrine bourdonne à d'étranges chansons.

Entends-tu la chanson du temps qu'on n'a point d'âge?
Jours de paresse enfuis plus vifs que des lézards!
Promenades sous quels astres? Vagabondage
Parmi quels n'importe où tout fleuris de hasards!

Et celle-ci? Sais-tu comment fuse la gamme
Qui découpe en festons cet air inoublié?
La note qui bondit s'enfle en téton de femme,
Et l'air file un cheveu dont mon cœur est lié.

Et celle-ci ? Sens-tu le sûr poison des plantes,
Le philtre noir filtré dans de plus noirs charbons ?
Muettes oraisons des mains gesticulantes !
Rages, morsures, coups, la bataille et ses bonds !

Régiments des marais, parmi les clameurs rauques
Des grenouilles, parmi les pompons blancs des joncs,
Droits et pointus, avec mille flamboîments glauques,
Se hérisse le tas de poignards des ajoncs.

C'est la guerre, la guerre implacable ! Une antienne
Soupire toutefois sur un rythme apaisant.
Tu te rappelleras sans doute cette ancienne
Et charnelle chanson qui t'embaume à présent.

Mais voici le clairon strident des convoitises.
Nuages blancs, pareils à des ventres d'oiseaux,
Je dormirais si bien sur vous ! Non ! Tu l'attises,
Le feu damné qui va te prendre à ses réseaux.

O salives d'argent sur le rubis des lèvres,
Langues rêches, claquant aux palais tout en feu,
Grands yeux noyés d'extase érotique, où les fièvres
Dans des sillons meurtris sèment leur bluet bleu !

Et ce dur piano jouant la *Marseillaise*
Des espoirs avortés et des regrets défunts !
Touches de piano, dents trop longues d'Anglaise !
Mais mon nez curieux guette d'obscurs parfums.

Le sens-tu, le parfum qui captive et qui trouble,
Parfum d'argent, parfum de gloire, le sens-tu ?
En sens-tu la stupeur qui fait que l'on voit double ?
Il faut baiser le vice et pendre la vertu.

La potence fleurit ainsi qu'une hyacinthe,
Et la vertu pendra là-haut joyeusement !
Poignardons le héros et violons la sainte !
Hurrah ! Hurrah ! A mort !... Silence ! Apaisement !

N'entends-tu pas chanter les brises dans la hune ?
La vague glisse sous de longs frissons soyeux.
Il faut remplir son cœur avec le clair de lune,
Tandis que l'ombre dit des mots silencieux.

Vaporeux opéras, chatoyantes féeries,
Manteaux éblouissants et brochés de lampas,
Coupes d'or, vins de feu, robes d'air, pierreries,
Fleurs de nuit, fleurs de ciel, fleurs d'eau, fleurs de trépas.

Lits de repos couchés dans des barques rameuses,
Somnolences de lac sans aucun bruit de pas,
Chansons d'orgue, ronrons de chats, voix endormeuses,
Cantilènes d'amour qui n'en finissent pas!

Mais les vaisseaux du soir enflent leurs sombres poupes.
Les blancs cierges d'étoile ont soudain flamboyé.
Le firmament trempait de fabuleuses soupes
Dans des écuelles d'ombre où je me suis noyé.

Noyé, noyé, mon cœur, et pour ne plus renaître!
Noyé dans le soir ivre aux flots doux et subtils!
Ceux à qui j'ai versé le vin qui me pénètre
Oseront-ils le boire, et me comprendront-ils?

Noyé dans les parfums, les couleurs, les musiques,
Les nuages portant d'adorables pistils!
Ceux à qui j'ai rompu ce pain d'amours physiques
Pourront-ils le manger, et me comprendront-ils?

N'est-ce pas un péché de montrer à la foule
Tout ce qui danse et fume au mystique encensoir,
Tout ce qui tourne, et coule et roule, et croule et soûle
Dans la cuve fantasmagorique du soir?

XX

SONNET BOUSTROPHEDON

Parmi les brumes des lointains
Vient de refleurir une flore
Multiforme et multicolore,
Aux tons naissants, peut-être éteints.

En sons d'angélus argentins
Est-ce qu'on y chante, ou s'éplore?
Est-ce, cette âme près d'éclore,
Celle des soirs ou des matins?

La nuit fonce et le jour éclaire
Ce doux instant crépusculaire
Qui n'est pas la nuit, ni le jour,

Et dont la splendeur vague et brève
Est pourtant l'éternel séjour
Où se plaît le mieux notre rêve.

Au papillon de notre rêve
Nul jardin n'est un bon séjour
Que celui dont la rose est brève.

Il faut à son amour d'un jour
La lumière crépusculaire
Douce, et qui pas trop ne l'éclaire.

Sinon, les flèches des matins
Le percent quand il vient d'éclore,
Et son glas dans nos cœurs s'éplore
En rosée aux pleurs argentins;

Car voici qu'à nos yeux éteints
Meurt son essor multicolore
Tandis que se fane la flore
Fleurie aux brumes des lointains.

III

HEURES NOIRES

I

PROSE PRÉMONITOIRE

Il n'appelait pas heures noires celles où l'on est triste et désespéré ; car en celles-là il trouvait encore à se régaler de lumière, sa pâture favorite. N'y a-t-il pas, en effet, une joie de clarté, à débrouiller l'écheveau des pensées sombres, à réduire sa tristesse et son désespoir en formules philosophiques, à les traduire en resplendissantes métaphores, à mettre dans ce chaos de l'ordre, et dans ces ténèbres des rayons de nette intelligence ?... Epris de nombre et de beauté, l'esprit sait et doit en extraire de tout. Et ainsi se plaisait-il donc à faire dans ses jours les plus assombris d'obscur et désolant pessimisme. Voilà pourquoi, de telles heures, il ne

les appelait pas heures noires. Celles qu'il traitait de la sorte, c'étaient les lamentables heures où il cessait précisément de vouloir le nombre et la beauté, celles où le désordre, le chaos, l'obscurité, le manque de rythme, l'informulé, le monstrueux, lui semblaient avoir des charmes, celles où il goûtait ces charmes et s'en soûlait, par lâcheté devant la besogne ou par veulerie en face de lui-même. Et néanmoins, à ces heures noires qu'il condamnait, il se laissait aller quelquefois, *pour voir*, pour faire perversement abandon de soi, et aussi, et surtout, sans doute, pour reprendre ensuite plus ferme et plus pleine et plus victorieuse conscience de sa saine volonté.

II

VACHISME

Ce soir, bonsoir la ribambelle
Des heures au plumage gai
Qui sur l'air de *ma mie ô gué*
Gazouillent que la vie est belle!

Bonsoir l'esprit en vif éveil
Où par de rythmiques cadences
Les images mêlent leurs danses
Avec des rimes de soleil!

Voici venir dans les ténèbres
Des oiseaux aux vols effarés.
Rythmes, vous vous désemparez;
Images, vous sombrez, funèbres;

Et, méprisant les rituels
Des vieux mariages, les rimes
Forniquent au pays des crimes
Par couples inhabituels.

Je ne suis ni joyeux ni triste;
Mais j'ai chassé de ma maison
La bonne madame Raison
Ma trop sévère caméristе.

Allez-vous-en! Vous m'embêtez.
Sous l'ombre aux ailes colossales
Je veux cuver dans des draps sales
Le gros vin de mes lâchetés.

Je rêve à des semblants d'épodes
Où des fautes faites exprès
Assonancent par à peu près
Des bouts de vers myriapodes.

Je ne suis triste ni joyeux,
Ni d'une école ni d'une autre;
Mais très doucement je me vautre
Dans la nuit qui me sort des yeux.

III

NOUVEL ART POÉTIQUE

Encore, dans ce liquide noir
Où je me roule
Ainsi qu'une vague boule
Spiralant aux flancs d'un entonnoir,
Si l'on se sentait un peu lyrique,
Ce serait chic!
Mais je m'y trouve plutôt bizarre...
Et quand par hasard
Il me vient une espèce d'idée,
Ce n'est pas des orchidées,
Oh! pas du tout!
C'est des choses comme d'homme soûl.
Ça ne vaut pas deux sous.

C'est absurde, cauchemardesque,
Grotesque,
Presque.
En vérité, est-ce que
On ira me prendre au sérieux?
Non! Eh! bien, tant mieux!
Car la vie en vaut-elle la peine
Pour ceux
Qui ainsi la prennent?
Je ne le crois guère.
Enfin, après tout, c'est leur affaire.
Le principal, dans le noir,
C'est de savoir
Voir.
Tout dépend du verre
Qu'ils employèrent.
Ci ou ça, mettons quand même ça,
En vers couci-couça.

IV

LE LIVRE MAGIQUE

Je me souviens d'un vieux livre
Où, parmi les choses qui arrivent,
On citait celle-ci, tardive
A qui veut la suivre.

Dans le cloître d'Augée-la-Riche
Vivait un moine nommé Wettin
Dont la cellule tombait en ruines
Vers l'an 824 du Christ.

La veille de sa mort, Wettin
Eut une vision très tragique.
Le Diable se montra à lui,
Vêtu d'une toute petite capeline.

Assidûment, comme bien on imagine,
Il lisait, ainsi qu'on lit,
Un livre auquel rien n'était écrit
Qu'une seule, toute rouge, ligne.

Et il fit voir au pauvre Wettin
Cette ligne vraiment diabolique
Qui disait, sans plus : *hic est hic*
Ens semper, *per*, *ante*, *et in*.

Wettin regarda, ne sut que dire;
Et le lendemain, à matines,
Après s'être confessé, Wettin
Se coucha nu et blanc pour mourir.

Bienheureux ceux qui peuvent lire
Comme lui, et qui s'y résignent,
Le livre où n'est que la rouge ligne
Aux jours où la foi transpire !

V

BAMBOULA

O ma vertu
Sous quels cieux vas-tu,
Et de quel faste vêtue,
Quand tu
T'exiles ?
Vers quelles danses sans tutu
De nègres dans des îles ?
Et que faites-vous, ils
Et tu ?

Yeux blancs sur les peaux
Des faces brunes,
Comme dans la nuit en galipot
Deux étranges lunes

Qui l'autre en même temps que l'une
S'ouvrent pendant qu'on fume
Un tabac aux flocons gros !
Yeux blancs sur les peaux
Des faces brunes
Par qui la ténèbre se parfume
De ronds dans l'eau !
Tel, du haut
De notre hune,
L'exotique tableau
Qui te fait crier oh !
Est-ce là, dis, tes bonnes fortunes ?

Ou bien si plutôt tu vois
Les singes ancestraux qui aboient
De joie
En enlevant les femmes Pahouas
Parmi les lys noirs des bois
Quelquefois ?

Ou bien encore si le monarque,
Ayant bu du tafia,
Te remarque
Parce que tu brillas

Au milieu de ses épouses quelconques
Comme dans l'herbe un camélia,
Grâce à ton balancement de jonque
Et à ta taille qu'il plia
Ainsi qu'un jonc ?
Et alors, certes, il y a
Des chances pour que, hélas ! plus oncque
Je ne te revoie à
Mes intimes *five-o-clock-tea*,
Dans le cas où il se maria
Avec toi,
Ah ! Ah !
Ma suave et multiforme Maria.

Ou bien encore, chez tels sauvages
Deviens-tu plus sauvage,
O ma languide sauvage ?

Qui sait ? Qui sait ?
Mais dis-moi donc ce que c'est
Et où, loin de moi, tu fais tes excès !

O ma folle vertu,
Sous quels cieux de mieux vas-tu,

Et de quel faste vêtue,
Quand tu
T'exiles ?
Vers quelles danses sans tutu
De nègres dans des îles ?
Et que faites-vous, ils
Et tu,
Turlututu,
Chapeau pointu ?

VI

LE SANS-CHEF

L'homme à qui l'on a fauché la tête
Est de ceux que peu de gens regrettent.

Il avait, à grands coups de sabot,
Tué un vieux, ce qui n'est pas beau,

Pour lui chiper vingt sous dans sa poche,
Ce qui mérite quelques reproches.

Après, il avait pissé dessus,
Ce qui n'est pas très joli non plus.

La société, peu satisfaite,
Lui avait, en pour, coupé la tête,

En lui disant : « Ça vous apprendra
A vous conduire encor comme ça. »

Mais lui, qui n'avait pas froid aux yeux,
Ramassa son chef par les cheveux,

Et, le tenant pendu à sa dextre,
Il en jouait comme d'un orchestre.

Même, c'est mieux dire, elle avait l'air
D'une lanterne pour y voir clair.

Et cependant il disait tout bas :
« J'ai bonne lanterne et n'y vois pas. »

VII

APPEL AUX PAPETIERS

Nos gloires sur de mauvais papiers
En simili parchemin
Verront-elles les après-demains
Des époques épiées
Aux heures espérément futures
Des choses qui durent ?
Les retrouvera-t-on telles
Que celles que cèlent,
Sans reliure à la tranche d'or,
Les journaux d'argile et de bitume
Où se posthume
Le chiffre de Nabuchodonosor ?

Je ne le pense pas ; et j'ai donc tort
Quand d'un gracieux vol
Je m'essore,
Fol,
Vers les cieux où l'avenir qui dole
En queue de chimère se mordore.
Papetiers, papetiers,
Par pitié !
Des papiers encor plus forts
Que les briques de Nabuchodonosor !

VIII

MATUTINE

Les doigts du matin pincent
Et mettent fil à fil en charpie
Le manteau épais comme un tapis,
Sous lequel *la Nuit* était tapie.
Les doigs du matin pincent,
Et le manteau peu à peu
En devient de plus en plus mince.
Il était aussi noir foncé qu'on peut.
Il se fait violet, et puis bleu.
D'un bleu d'abord indigo un peu :
Mais la trame d'indigo s'émince.
Les doigts du matin pincent

La brume bleue qui pâlit
En gris encore vaguement salı
D'un fond de noir où s'oublie
Le pan du manteau, mince, mince
A présent comme un tulle vermeil,
Que la journée qui s'éveille
Va jeter en fumée au soleil.
Les doigts du matin pincent.

IX

LA DIANE

Voici qu'à de nettes cadences
Les mots veulent rythmer leurs danses.
Nuit, chaos, vous vous écartez...
Les formes, les traits, les images,
Les rimes aux complets ramages
Viennent à moi dans des clartés.

Vieux vers aux innombrables mètres,
Vers assouplis par tant de maîtres,
Serviteurs patients et forts,
Soldats à la mine hautaine
Desquels on devient capitaine
En y faisant quelques efforts,

Routiers que la gloire accompagne,
Avec vous je tiendrai campagne,
Toujours vaillant, toujours debout,
Toujours le front dans la lumière,
Ça, de mon étape première
A la dernière, jusqu'au bout.

Et si, pour gagner la bataille,
Ce n'est pas moi qui suis de taille
A porter votre fier drapeau,
Au moins dans ses plis que je garde
Je prends de quoi mettre en cocarde
Un ruban clair à mon chapeau.

IV

TESTAMENTS

I

ODE POUR NOS ARRIÈRE-NEVEUX

O vivants des heures futures,
Pour nos fiévreuses aventures
Vos cœurs altiers ne seront pleins
Que d'une pitié méprisante.
Moi, vivant de l'heure présente,
C'est cependant vous que je plains,

Rayant la dernière frontière,
Dictant à la planète entière
Des décrets sans peine obéis,
La race unique et fraternelle
Fondra tous les peuples en elle;
Mais vous n'aurez plus de pays!

La guerre, notre impératrice,
Avec sa bouche en cicatrice,
Vous paraîtra, grinçant des crocs,
Sôule de sang, mâchant des balles,
Un rêve affreux de cannibales;
Mais vous n'aurez plus de héros!

Nos dieux, leur culte, leur mystère,
Aussi vieux que ceux qu'on déterre
Des Babylones et des Tyrs,
Devant notre foi sauvagesse
Feront rire votre sagesse;
Mais vous n'aurez plus de martyrs!

Maîtres des lois de la nature,
Vous lui prendrez votre pâture
Sans l'effort qui nous abêtit,
Et l'essence extraite des choses
Nourrira vos apothéoses;
Mais vous n'aurez plus d'appétit!

Fruit de vos longues patiences,
La raison âpre des sciences

Vous fera pour nectar divin
Une eau grise, passée au filtre,
Froide et magique comme un philtre;
Mais vous n'aurez plus soif de vin!

Libérés des désirs, des transes,
Des remords, des désespérances,
Des sanglants combats contre et pour
Où la passion nous entraîne,
Vous aurez une âme sereine:
Mais vous n'aurez plus ça : l'Amour!

Et voilà pourquoi, futurs hommes,
Qui pour nous, les fous que nous sommes,
Serez pleins d'un mépris vainqueur,
Voilà pourquoi point je n'envie
La mort que sera votre vie,
Et je vous plains de tout mon cœur,

Moi qui crois, qui doute, qui nie,
Moi dont l'incessante agonie

Râle en toujours ressuscitant,
Moi qui sans trêve lutte et souffre,
Écume aux tourbillons d'un gouffre,
Mais qui m'y sens vivre pourtant,

Moi qui peux dans un coup de rage
Venger mon pays qu'on outrage,
Pour ma foi planter un drapeau
Contre telle autre en embuscade,
Et monter sur la barricade
Et m'y faire trouer la peau,

Moi qui garde encor saine et sauve
L'animale ardeur d'amour fauve
Qu'avaient mes aïeux dans les bois,
Moi qui me plais, brute en ma fange,
A manger vraiment quand je mange,
A boire gaîment quand je bois,

Moi qui ne trouve point moroses
Nos étés qu'empourprent les roses,

Moi, fils pervers d'un temps pervers,
Mais qui, pour vibrer jusqu'aux moelles.
N'ai qu'à regarder les étoiles,
Prendre un baiser, dire un beau vers,

Moi, pauvre raison sans boussole
Et pauvre cœur qu'un rien console,
Moi qui chante comme un oiseau
Quand avec des amis qu'on grise
Je sème dans ma barbe grise
Les rubis clairs d'un vin sans eau,

Moi qui m'en irai de ce monde,
Absurde, atroce, inique, immonde,
Sur un clair appel d'olifant
Réveillant les mille féeries
Dont sans cesse y furent fleuries
Mes prunelles, toujours d'enfant,

Moi qui mourrai l'orgueil en fêtes
Des coups reçus, des tâches faites

Pour vous, par nous, les gueux d'en bas,
Les vaincus, la chair à massacre,
Les ouvriers de votre sacre
Au temple où nous n'entrerons pas!

Oui, voilà pourquoi, dans ce temple,
Ma pitié seule vous contemple,
Ne jalousant pas vos destins,
O vivants des heures futures,
Mers sans vagues, cœurs sans tortures,
Désirs repus, rêves éteints,

Morts à la vertu comme au vice,
Veufs du crime et du sacrifice,
Tristes sages plaints par les fous,
Dieux moins heureux que vos apôtres,
Car vous ne ferez plus pour d'autres
Ce que nous avons fait pour vous.

II

YEUX VIVANTS

Yeux vivants, qui verrez demain vivre la vie,
Quand au miroir des miens rien ne dansera plus,
Si vous pleurez, pleurez sur moi qui vous envie,
Oh! relire sans fin tes vers que j'ai tant lus,

Vie, adorable Vie, admirable poème
Dont les mensonges sont nos seules vérités!
Une page! Rien qu'une! Un vers! Toujours le même!
J'en mâcherais la fleur plusieurs éternités,

Ne fût-ce qu'à saisir la fuite insaisissable
De ces éternités qui te sont des instants,
Vie, incessant torrent d'ombre émiettée en sable
Aux sabliers sans fond de l'Espace et du Temps,

Vie ayant les Néants pour buts, et pour essences;
Les Morts, et d'autant plus aimable à mon vieux cœur
Qu'il peut ainsi gaîment chanter vos renaissances
Sur un air fanfaré d'*alleluia* vainqueur,

O croisades des blés humains, toujours rouvertes,
Départs en Germinal, retours en Messidor,
Gueux sortis de la glèbe avec des piques vertes,
Qui revenez des preux avec des lances d'or!

III

MOULIN

Sur son terre-plein,
Que dit le moulin,
De son air malin
En battant des ailes?
Il dit le repas
Sans pain sans appas,
Et qu'on n'en a pas
Sans elles

Mais il dit aussi
Qu'il s'embête ici
A tourner ainsi

En battant des ailes,
Et qu'il est content
Quand pour un instant,
Lâche, il se détend
Sans elles.

Ah ! moulin, moulin,
Sur ton terre-plein
Qui te rend malin ?
N'est-ce pas tes ailes ?
Ah ! tais-toi, maison
Qui sur l'horizon
N'es qu'un humble oison
Sans elles !

Ou plutôt, sois fol,
Moulin, et du sol
Prends soudain tou vol
Au vent qui chez elles
S'engouffre et les tend,
Et fuis, habitant
Du ciel, en battant
Des ailes !

IV

LE VENT

Que veut le vent?
Que cherche-t-il?
Le plus savant,
Le plus subtil,
Quand il passa,
N'ont pas dit ça.

Au fond des cieux,
Au ras du sol,
Triste ou joyeux
Prend-il son vol?
Sages et fous
Qu'en pensez-vous?

A pleine voix
Et sans souci
Il rit parfois,
Et pleure aussi
En sanglotant
Au même instant.

Il sent le frais,
Il sent le chaud,
Souffle au plus près,
Souffle au plus haut,
Et puis repart
Pour autre part,

Lugubre ou gai,
Rapide ou lent,
Infatigué,
Toujours allant
Et jamais coi !
Vers qui? Vers quoi?

Est-ce qu'on sait?
Lui, ne sait pas.
Qu'importe! C'est
Vers les là-bas,
Qui sont meilleurs
Étant ailleurs.

Et quand il rit,
C'est quand il croit
Voir en esprit,
Tout près, tout droit,
Le but rêvé
Enfin trouvé.

Et quand il prend
Son air de fol
Et va pleurant,
C'est quand, d'un vol
Qui lui dit zut,
S'enfuit le but.

Et quand il est
Méchant, nerveux,
Quand, d'un soufflet
Dans vos cheveux
Droits sur vos fronts
Il fait des ronds,

C'est quand il croit
Que vous savez
En quel endroit
Se sont sauvés,
Les doux saluts,
Qu'il ne voit plus.

Salut d'espoir!
Salut de paix!
Horizon noir,
Tu le trompais.
Il le comprend,
Désespérant.

Et néanmoins
Toujours il va
Vers les plus loins,
Ceux qu'il rêva
Dans les là-bas
Qu'on n'atteint pas.

Par les forêts
Et par les champs,
Les matins frais,
L'or des couchants,
Même l'amer
Fiel de la mer,

Partout, toujours,
Hier, demain,
Sans nuls séjours
En son chemin,
Il va, il va,
Le vent qui va.

Et nous aussi,
En mal, en bien,
De là, d'ici,
Ne trouvant rien,
Tels nous irons,
Faisant des ronds,

Avec le cœur
Plein de néant,
Tantôt vainqueur,
Puis maugréant,
Mais jamais coi !
Vers qui ? Vers quoi ?

Vent, ou vivant,
Que cherches-tu ?
Le plus savant,
Le plus têtu,
Quand il passa
N'ont pas dit ça.

V

LA GLOIRE DES BÊTES

Gloire des bêtes !... Astre aux innombrables rais,
Dans le ciel d'or de ma mémoire tu parais,
Et c'est l'aube des vers dont fusent les ramages,
Parmi des frondaisons pullulantes d'images.

Comme les bosses qu'a l'éléphant sur le front,
Telle, ô Çakountala, tu gonfles ton sein rond ;
Comme sa trompe, alors qu'il marche à la bataille,
Telle se dresse, ferme et flexible, ta taille ;
Et c'est avec son pas berceur, nonchalamment,
Qu'au roulis de tes reins tu viens vers ton amant.
Ainsi Kâlidâsa parle à sa bien-aimée.

Celle qui dort ici, pour jamais embaumée,
Et sut fleurir le cœur de Pépi-Méri-Rha,
La belle au corps parfait que l'Égypte admira,
Belle encor sous le lin sacré qui l'enveloppe.
A les os plus menus que ceux de l'antilope,
Le nez de l'épervier et les yeux du serpent.
Ainsi s'exprime la bandelette qui pend
Aux pieds d'or de Sa-T-Khoum, la reine égyptienne.

C'est la petite Ouen-Kiang, mime et musicienne;
Ses ongles de corail sont des becs de ramier ;
Son casque noir arbore un corbeau pour cimier;
Et lorsque, toute rose, en chantant elle joue,
Une aile de flamant lui pousse à chaque joue.
Ainsi rêve un lettré, né voici trois mille ans.
Et dont le nom chinois veut dire : Œil des milans.

Tel un faon qui bondit, fuyant les javelines,
Telle je cours vers mon aimé par les collines.
Selon sa complaisance ou sa rébellion,
Je suis la tourterelle ou je suis le lion.
Sa bouche est un jardin de roses en corbeille
Où ma bouche de feu butine, fauve abeille.
Ainsi la Sulamite.

A conquérir Abla
Bénis soient tous les maux dont Cheddad m'accabla!
Abla, pour que mon cœur aille au galop vers elle,
N'a qu'à baisser sur moi son regard de gazelle.
Sa crinière, étonnant celle des étalons,
En ténébreux burnous pend jusqu'à ses talons.
Son teint est plus crémeux que le lait des chamelles.
Abla, fière cavale aux mignonnes mamelles!
Ainsi le noir Antar exhale son amour.

Les tigres attelés au timon de Timour
Avaient sous leurs cils droits moins d'or et de sinople
Qu'il n'en est sous les tiens, fleur de Constantinople,
Grecque au parler si doux, aux baisers si cuisants,
Dont les cheveux, la nuit, sont pleins de vers luisants,
Dont l'orgueil est semblable au poulain qui se cabre,
Et dont le regard d'aigle a des tranchants de sabre.
Ainsi pleure Ayoub-Khan, pacha des Osmanlis.

Lillah, colombe, lys en plume, plume en lys,
La blancheur de ton corps devant moi tourbillonne,
O papillon de neige, ô neige papillonne!
Ainsi rime Sadi, Gongora des Persans.

Qu'importent les blessés et leurs grands cris perçants !
Que le sang d'Ilios et le sang de la Grèce
Ruisselle ! Il eût coulé pour toi sans allégresse.
Rancunière déesse aux yeux de bœuf, Héra !
Mais il s'épand joyeux, car ce qui le paiera
Et ce qui fait l'honneur de ce carnage insigne.
C'est la possession d'Hélène au col de cygne.
Ainsi le vieil Homère en sa haute équité
Chante, et chante avec lui toute l'antiquité.

C'est elle encor qui fit la grâce souveraine,
Moitié femme, moitié poisson, de la Sirène.
Et lorsqu'ensuite vint le Barbare, à son tour
Il inventa la belle Edith au nez d'autour,
Freya pareille au renne allongé pour la course.
Berthe aux pieds de macreuse, Yseult au regard d'ourse.

Car toujours et partout les assembleurs de mots
Comparent dans leurs vers la femme aux animaux ;
Car toujours et partout, quelque livre qu'on lise,
Cri de guerrier, chanson de pâtre, hymne d'église,
Jadis, naguère, et du ponant à l'orient,
O bêtes, c'est à vous qu'on voit s'appariant
Les charmes de la femme à qui l'on rend hommage
Et dont l'image ainsi se mêle à votre image.

Et c'est pourquoi, dévot à ce culte animal,
Le poète défend qu'on vous fasse du mal,
Et d'un cœur fraternel vous parle avec tendresse,
O vous qui lui servez d'ornements quand il dresse
Le temple où resplendit l'idéale Beauté,
Bêtes qui dans ses chants avez la primauté,
Archétypes de tous les attraits qu'il dénombre,
Bêtes, cierges du temple, illuminant son ombre,
Bêtes, parfums de notre amoureux encensoir,
Bêtes, vivants rayons du lyrique ostensoir !

Et c'est pourquoi, sachant qu'elle est prochaine, l'heure
Où l'homme aura tué les bêtes, je les pleure ;
Moi, poète, dernier écho d'airs révolus
Que les temps à venir ne répèteront plus ;
Moi, voué comme vous, bêtes, à disparaître
D'un monde où nous serions des dieux n'ayant nul prêtre,
Car on n'aura besoin ni de moi ni de vous
Chez ces rois de demain, sans amours et sans Fous.

VI

CHANSON DE BON CŒUR

Grenouilles,
Grenouilles,
Regonflez vos goîtres flétris.
Les vieilles du ciel ont repris
Un tampon d'étoupe au fil gris
Pour en regarnir leurs quenouilles ;
Et voici sous leur doigt subtil
Choir le nuage fil à fil.
Il pleut à verse. Ainsi soit-il,
Grenouilles,
Grenouilles !

Cigales,
Cigales,
Retendez vos tambours mouillés.
Comprenant ce que vous vouliez
Et qu'il faut les micocouliers
Flambant pour calmer vos fringales,
Le soleil, doux à votre vœu,
Change en brasier d'or le ciel bleu.
Ainsi soit-il ! Il pleut du feu,
Cigales,
Cigales.

Les hommes,
Les hommes,
Sont seuls à n'être pas contents.
Pluie ou soleil, tu les entends
Toujours geindre à cause du temps.
O mal satisfaits que nous sommes !
Grenouille et cigale ont chanté,
Chacun à son tour, cet été ;
Mais rien n'a pu mettre en gaîté
Les hommes,
Les hommes.

Poète,
Poète,
Toi, du moins, ne sois pas ainsi.
Au temps, comme il vient, dis merci,
Au soleil, à la pluie aussi,
Et tâche d'être, et le souhaite,
Grenouille et cigale à la fois,
Pour chanter tout ce que tu vois,
De bon cœur et de belle voix.
Poète,
Poète.

O Terre,
O Terre,
Quand plus tard je serai rentré
Dans ta poudre où je pourrirai,
Puisse de mon vieux sang pourpré
Ne point sourdre un gaz délétère,
Mais jaillir un bouquet de fleurs,
Chauds parfums et fraîches couleurs,
Où tu souriras dans mes pleurs,
O Terre,
O Terre.

VII

A MA DERNIÈRE HEURE

Quand tu viendras m'ouvrir la porte
De mon suprême promenoir,
Tu porteras un voile noir,
O dernière heure; mais qu'importe?

Je détournerai mes regards
De ce voile aux crêpes funèbres,
De peur qu'au lac de leurs ténèbres
Mes yeux ne s'éteignent, hagards;

Et par la porte menaçante
Où me fera signe ta main,
Je ne verrai que le chemin
S'offrant beau pour que j'y consente.

Si nous sommes au vert printemps,
C'est sur un tapis d'émeraude
Plein de papillons en maraude
Que voleront mes yeux chantants ;

Si c'est l'été qui se révèle,
Je serai le conquistador
Larguant sur les blés en flots d'or
L'écoute de sa caravelle ;

Si tout s'empourpre des rougeurs
Où saignent les vins de l'automne,
Je noierai mon cœur dans leur tonne
Parmi les cris des vendangeurs ;

Et si l'horizon se termine
Par un paysage d'hiver,
Les champs sous l'air en menu-vair
Me sembleront fourrés d'hermine.

Qu'importe donc ton voile noir
Et le deuil certain qu'il m'apporte.
Toi qui viendras m'ouvrir la porte
De mon suprême promenoir,

O, dernière heure où se condense
Pour les autres tout le néant,
Et dont je fais, moi, te créant,
Une belle image qui danse,

En sorte que, mon cœur transi
Etant sûr de l'extase brève
Qu'y versera mon dernier rêve,
Je t'en dis d'avance merci.

VIII

LA CAVE

J'irai, je n'ai pas peur de ta cave, ô mémoire!
Malgré l'épais silence et l'humidité noire
Que distillent tes murs de sépulcre, et malgré
Tous les fantômes qui m'y regardent, j'irai!
Et je n'ai même pas besoin d'une lumière;
Car je sais en quel coin, d'une main coutumière,
Trouver, sans le chercher, le nectar que je bois.
C'est dans une barrique ancienne de fin bois
Que va se *dépouillant*, pure de tout mélange,
La pourpre de mon cœur dont l'amour fit vendange.
O féerique barrique ancienne de bois fin,
O trésor dont jamais je ne verrai la fin,

Et dont, à chaque fois pourtant que j'y regoûte,
Je crois sentir en moi choir la dernière goutte;
O vin, qui par ton seul bouquet, miraculeux,
Changes mes souterrains noirs en paradis bleus;
O source, où dort le sang de mes plus belles fièvres,
Voici que dans la nuit funèbre ont joint leurs lèvres
Ta canelle de buis et ma tasse d'argent,
Et les fantômes sont des anges voltigeant,
Et le silence allègrement tintinnabule,
Et par l'air mucre passe un vol léger de bulle,
Et ma mémoire en feu d'artifice soudain
Est un multicolore et riche et fou jardin
Plein de tous mes étés refleurissant sur l'heure,
Quand ton rose glouglou rit dans la chantepleure!

IX

CARPE DIEM

Au temps de rouge exubérance
Où, dans mon romantique Avril,
Me pendait encor du nombril
Un bout de cordon Jeune-France,

Je te trouvais très Philistin,
Sans lyrisme, ni cœur, ni race,
O pauvre vieux bourgeois d'Horace,
Sorte de Béranger latin.

J'estimais ta sobre épithète,
Tes vocables drus, ton goût sûr ;
Mais, dans mes essors vers l'azur,
Ton ciel bas m'écrasait la tête ;

Et je n'avais pas grands respects,
Bien qu'il fleurât le miel de Grèce,
Pour le vin à grosse allégresse
De ton *Carpe diem* épais.

Depuis lors, j'ai fait par la nue
Plus d'un voyage aérien;
Ma folie en a vu le rien;
Ma sagesse en est revenue;

Et sachant de quel prompt départ
Fuit la bonne et rare fortune,
Quoi que ce soit qui m'en est une,
J'en prends furtivement ma part.

Est-il besoin de fortes sommes
Aux ivrognes pour être soûls?
Non, il suffit de quelques sous
A ces indigents que nous sommes.

Toi que jadis j'ai maltraité,
O *Carpe diem* du vieux livre,
Ces quelques sous dont on s'enivre,
Tu m'en as fait la charité.

L'humble avis du modeste sage,
Je le suis souvent désormais.
J'aime toujours ce que j'aimais
En mon temps fol d'apprentissage ;

Mais, ayant vu la floraison
De tant de lys et tant de roses
Changer ses lyrismes en proses,
Je crois qu'Horace avait raison,

Et ne me sens point l'âme basse
Quand j'arrache, heureux, en tremblant,
Un maigre brin de duvet blanc
Sous l'aile en deuil du Temps qui passe.

X

PRIÈRE A MES CINQ SENS

O mes cinq sens, malgré notre âpre soif de vivre,
Si bon que nous trouvions ce vin qui nous enivre,
Il faut nous dire enfin que l'heure vient pourtant
Où nous devrons quitter ce que nous aimions tant,
Et qu'elle ne saurait plus être très lointaine,
Car j'ai depuis beau jour passé la soixantaine,
Et me voilà, je pense, à peu près convaincu
De n'avoir plus à vivre autant que j'ai vécu.

O mes cinq sens, pendant que vous êtes encore
Les joyaux dont l'écrin de mon moi se décore,
Les pétales par quoi la fleur s'épanouit,
Les rossignols chantant leurs amours dans sa nuit,

Pendant que le faisceau de vos cinq forces jointes
Lui donne toujours l'air d'une étoile à cinq pointes
Qui scintille et persiste et ne s'amoindrit pas,
O mes cinq sens, pour l'heure arrivant à grands pas,
L'heure affreuse dont nul ne fuit l'affreuse atteinte,
L'heure qui tintera mon glas d'étoile éteinte,
Pour cette heure d'horreur et d'épouvantement,
Et pour celle surtout, triste si tristement,
Qui peut-être en sera la morne avant-courrière,
O mes cinq sens, voici ma suprême prière.

O vous, les serviteurs vieillis dans ma maison,
Considérez d'abord que j'ai quelque raison,
Mes sens, de faire appel à votre gratitude.
Jamais à votre égard je n'ai pris l'attitude
Ni d'un vil exploiteur, ni d'un despote altier.
Je vous rendais facile et doux votre métier,
Je vous aimais. J'allais avec vous manche à manche.
Vos semaines chez moi n'étaient qu'un long dimanche.
Si mon manque de morgue et mon ton familier
Et notre accord vous l'ont un peu fait oublier,
Souffrez que, sans reproche aucun ni réprimande,
Mais pour mieux obtenir ce que je vous demande,

Je vous rappelle tous mes bienfaits à foison,
O vous, les serviteurs vieillis dans ma maison,
Envers qui j'ai vraiment conscience de m'être
Toujours et de plein cœur conduit comme un bon maître

Mes yeux, quand devant vous s'étalait la laideur,
Au lieu de m'en montrer l'obscène regardeur,
J'évitais de souiller l'or clair de vos prunelles
Par ce hideux tableau se reflétant en elles,
Et sur vous j'abaissais vite les deux écrans
De mes paupières; mais je vous ouvrais tout grands
Pour contempler le ciel, la lumière, l'espace,
La vierge en blanc, l'enfant qui va, l'oiseau qui passe,
Les tapis onduleux et diaprés des champs,
Les Babels de couleurs qui croulent aux couchants,
Les temples d'ombre ayant les chênes pour pilastres,
Le grand feu d'artifice éblouissant des astres,
Celui des vers-luisants dans les prés constellés,
L'eau qui court, emportant nos rêves en allés,
La mer, ses jupons bleus, verts, pourpres, améthystes,
Ses falbalas d'écume en volants de batistes,
Les glauques soubresauts de ses spasmes nerveux
Quand le vent la viole et la prend aux cheveux,

Et son rire innombrable alors que l'âme en joie
Elle s'éveille et tend, sous l'aube qui rougeoie,
Sa coupe d'émeraude au vin rosé du jour.
Je vous offrais aussi, mes yeux, avec amour,
A ces autres splendeurs, de nous-mêmes surgies,
Que l'homme sait créer par l'art et ses magies,
A l'idéal que seul il peut réaliser
Quand le génie à son cerveau donne un baiser
Et qu'il fixe, arrêté désormais sans rature,
Le type où se cherchait la mobile nature.
Ainsi, mes yeux, veillant sur vous jalousement,
Non comme un maître dur, mais comme un tendre amant,
A vos prunelles d'or, à leurs miroirs fidèles,
Je n'offrais jamais rien qui ne fût digne d'elles.
Des épines du laid où nous nous éborgnons
Je vous gardais, mes chers trésors, mes deux mignons,
Au sévère harem de mes paupières closes,
Et ne vous laissais voir que la beauté des choses.

Mon goût, je ne pouvais t'offrir comme à mes yeux,
Ces très nobles présents, le beau, la mer, les cieux.
Toi, trop *matériel*, tu n'aurais su qu'en faire.
Leurs palais sont là-haut. Le tien, plus bas, préfère

Les vulgaires saveurs des boissons et des mets.
Que de fois on te l'a reproché! Moi, jamais.
Chacun dans sa besogne est important. La tienne
A pour but que mon corps en santé se maintienne,
Et c'est de quoi, mon goût, t'être reconnaissant.
Je le fus. Aujourd'hui l'on va se repaissant
De cuisine à la hâte et d'obscure chimie
En disant que l'eau pure est notre seule amie.
Ces avis n'étaient point les miens, et je pensais
Que la vieille cuisine et que les vins français
Sont encor ce qu'on a trouvé de plus notable
Pour se sentir meilleur en se levant de table.
Et donc, je t'ai nourri, quand j'étais attablé,
Autant que je l'ai pu, de bon pain fait de blé,
De viande cuite à point sur un feu lent de braise,
De légumes poussés dans la terre à leur aise,
De beaux fruits dont la pulpe entre les lèvres fond,
Et j'ai toujours pour toi dans mon verre profond
Versé jusqu'à plein bord sans mélanges indignes
Les vins où chante et rit le sang rouge des vignes.

Mon toucher, n'ai-je point payé ce que je dois
A ce miraculeux travail de tes dix doigts

Qui sont comme des yeux voyant dans les ténèbres?
Sans toi, les corps seraient des fantômes funèbres
Que dessinent au trait des lignes sur des plans.
Ils nous apparaîtraient lumineux, noirs ou blancs,
Colorés même, soit! mais non pas sous l'espèce
De la matière, la matière étant épaisse.
Cette épaisseur, c'est toi, toucher, c'est ton pouvoir
Qui la palpe et nous fait, par suite, concevoir
La substance en solide objet qui s'inaugure
Aux trois dimensions enfermant sa figure.
Ce concept, où par toi se hausse mon penser,
J'ai tâché de mon mieux à t'en récompenser.
Sous tes doigts curieux qui frissonnent de fièvres,
Prenants comme la glu, suceurs comme des lèvres,
J'ai mis les marbres durs et les métaux polis,
Les linges, les velours, les étoffes, leurs plis,
Les angles nets et fins des pierres précieuses,
Les chatouilles que font les fourrures soyeuses,
Les chevelures dont les mèches en serpents
Vous sont de lents et longs baisers enveloppants,
Et la chair de la femme enfin, cette merveille
Du sein rond où soudain une fraise s'éveille,
Son col aux sanglots lourds d'amour se rengorgeant,
Son dos patiné doux comme du vieil argent,

Ses flancs souples et forts que l'étreinte amoureuse
En flots tumultueux tour à tour gonfle et creuse,
Sa croupe, au double mont, le vallon de ses reins,
Ses cuisses conduisant aux autels souterrains
Par les chemins moelleux de glissantes descentes,
Et sa peau, cette peau pétrie en fleurs naissantes,
En fruits mûrs, en miel mou plein d'aiguillons raidis,
En caresse, en soleil, en neige, en paradis,
Sa peau ferme, élastique, et chaude, et froide, et lisse,
Sa peau de volupté, d'extase et de délice.

Mon nez, d'autres que moi sans doute t'auraient pris
Pour un esclave obscur méritant leurs mépris,
Sorte de Caliban rendant peu de service,
Mal domestiqué, veule, ignare, enclin au vice,
Flairant tout au hasard comme un chien maraudeur
Et régalé souvent avec la pire odeur.
Je n'avais pas pour toi de ces façons hautaines,
Mon nez. Je tolérais parfois tes prétentaines
De demi-brute, encor bestial en effet,
Vers un fromage ou du gibier un peu trop fait;
Mais je t'appris surtout à battre des narines
Aux effluves des pins, aux haleines marines,

Aux senteurs de la lande où dans l'air alourdi
Flambe l'or des genêts avec l'or de midi,
Au fond de ces sachets et de ces cassolettes,
Œillets, muguets, lilas, lys, roses, violettes,
Aux parfums alanguis qu'exhale l'encensoir
Des foins coupés versant leur âme dans le soir.
Mon nez, tu n'étais plus alors la demi-brute
Qui vers l'ordure et les relents renifle et rute.
Caliban redressait son mufle vers le ciel;
Il devenait le très délicat Ariel,
Subtil, aérien, jouant avec les fées,
Et parmi les remous d'odorantes bouffées
Où tes ailes vibraient d'un vol en tourbillon,
Il se pâmait d'amour, fol comme un papillon,
Et s'embaumait le cœur, sage comme une abeille.

O mes oreilles, dans votre double corbeille
Que d'inutiles mots les sots auraient jetés
Sans trêve, et, les méchants, que de méchancetés,
Si je n'avais pris soin de vous tenir tapies
Dans l'antre où n'entrent point ces corbeaux et ces pies,
L'antre de solitaire étude, ayant au seuil
Deux farouches gardiens, le travail et l'orgueil !

Mais, pour nous délasser de nos saintes retraites,
Comme je vous donnais des fêtes toujours prêtes,
Aux amènes propos d'un ami retrouvé,
Aux argots de la rue, aux rires du pavé,
Aux chefs-d'œuvre inconnus des chansons populaires,
Aux orchestres, tantôt rugissant leurs colères,
Et tantôt soupirant leurs dolences, selon
Que le cor triste pleure avec le violon
Ou que la rauque voix des cuivres clame et tonne.
Je vous menais encor, par les soirs roux d'automne,
A ces mystérieux concerts qu'on y entend
Sans qu'un musicien les dirige pourtant,
Concerts d'accords perdus et de confus murmures,
Violons de la brise aux fibres des ramures,
Trilles de flûte dans les frissons des roseaux,
Râle de cor là-bas, traînant au ras des eaux,
Hautbois des bois, tambours lointains, harpes de rêve,
Courlis dans le brouillard et vagues sur la grève,
Tout ce que la nature a d'étranges douceurs
En ses chuchotements d'aïeule aux bruits berceurs.
Souvent enfin je vous offrais ces ambroisies
Et ces nectars, les vers, leurs paroles choisies,
Où l'image dansante en bonds extravagants
Et la pensée avec ses souffles d'ouragans

Savent, sous le dompteur lyrique, se soumettre
A l'ordre harmonieux et cadencé du mètre.
Jusqu'à mon cœur alors vous étiez le chemin
Des incantations que peut le verbe humain.
Quelque sublime et fier génie était notre hôte.
Je vous disais ses vers, ses beaux vers, à voix haute,
Et vous étiez bien loin des sots et des pervers
Quand vous sentiez en vous cataracter ces vers
Dans un galop rythmé de grandes eaux courantes,
Tandis que, crins épars, prunelles fulgurantes,
S'ébrouait, essoré de leurs flots émouvants,
Le vol fou de Pégase ailé des quatre vents!

O mes cinq sens, n'est-il pas temps que je l'arrête,
La liste, déjà longue et sans doute indiscrète,
Des bienfaits dont j'ornai chacun de vos instants?
Évoqués au hasard des souvenirs chantants,
Ils deviendraient d'interminables litanies
Pour un calendrier tout en épiphanies.
Laissez-moi seulement, bornant là l'oraison,
O vous, les serviteurs vieillis dans ma maison,
Vous rappeler quels soins j'avais, quels soins d'artiste,
A ne point faire d'elle un habitacle triste,

Mais un séjour clair, net, sans miasmes ni relents,
Où l'on pût ne porter que des vêtements blancs;
Vous rappeler aussi quel fut mon noble zèle
A tâcher d'ennoblir les yeux tournés vers elle
Par son architecture aux élégants accords,
Et que j'ai toujours su, soucieux de mon corps,
Dur et tendre envers lui comme un héros hellène,
Le fleurir de santé, le tenir en haleine,
Exercé, souple, fort, obéissant, dispos,
Ennemi des repas que suivent les repos,
Aux réveils matineux trempant son allégresse,
Ayant horreur du ventre et honte de la graisse,
Persuadé qu'on a pour devoir d'être beau,
Et qu'on doit l'être jusqu'au bout, jusqu'au tombeau,
Quand on en garde bien la volonté hautaine,
N'est-il pas vrai, mon corps, toi que la cinquantaine
N'a point flétri, valide en ta verte vertu,
Toi, resté vigoureux, droit, agile, rétu,
Sous ton poil argenté de mainte pâquerette,
Toi, pareil aux vieux coqs dont plus rouge est la crête,
Toi, fier de tendre encor tes muscles complaisants
D'un acier réfractaire à la rouille des ans!

Puisqu'il faut cependant qu'à la fin il se brise,
Cet acier, puisque sur ma tête déjà grise
Les pâquerettes vont de plus en plus neiger,
Puisque nous ne l'avons à nous qu'en viager,
Cette belle et solide et joyeuse demeure,
Puisqu'il faut, y vivant si bien, que l'on y meure,
O mes cinq sens, à cette heure que je pressens,
Veuillez, comme aujourd'hui, m'être reconnaissants
D'avoir en ma personne eu le maître exemplaire,
Bon, doux, vous honorant, ne cherchant qu'à vous plaire.
Que tant de longs bienfaits soient payés d'un merci !
Ma suprême prière, à présent, la voici.

O vous, les serviteurs qui m'aimez et que j'aime,
Redoutez, non la mort, mais son lent stratagème
Quand elle investira peu à peu la maison,
Tâchant d'en débaucher d'abord la garnison.
Évitez qu'à sa voix l'un après l'autre sorte.
C'est pour nous avilir qu'elle agit de la sorte,
Pour nous prendre piteux et lambeaux par lambeaux,
Pour nous ôter du cœur l'espoir de mourir beaux.
Sa joie est de nous vaincre impotents, sans défense,
Prostrés à ses genoux, criant grâce, en enfance.

Elle hait le vaillant, superbe jusqu'au bout,
Qui reste tout entier et la reçoit debout.
C'est ce vaillant, ô mes cinq sens, que je veux être !

O mes bons serviteurs, aidez votre bon maître
A se tirer le front haut de ce mauvais pas !
Ne l'abandonnez pas ! Ne le trahissez pas !
Grain pourri qui déjà s'écrase avant la meule,
Ne le laissez pas sourd, aveugle, infirme, veule !
Il a besoin de vous, de l'appui mutuel
De vous tous, ses seconds, dans cet affreux duel.
Il faut que par un tact précis sa main crispée
S'incruste et joue ensemble au pommeau de l'épée ;
Il faut qu'il voie, entende, et flaire le danger,
Qu'il ait soif de le boire et faim de le manger,
Et qu'il puisse ne craindre aucune défaillance
Dans aucun des ressorts qui tendent sa vaillance.
De votre discipline aux efforts concertés
Dépend en cet assaut le sort de ses fiertés.
Donc, tous, autour de lui, qu'on soit là, qu'on se serre,
Qu'on se tienne d'un bloc unanime et sincère,
Qu'il vous sente à ses flancs, tous prêts, tous convaincus
Qu'on peut être des morts sans être des vaincus !

Regardez bien, mes yeux ! Écoutez, mes oreilles !
Odorat, goût, veillez ! Mes mains, soyez pareilles,
En touchers tour à tour délicats et brutaux,
A des fils d'araignée ainsi qu'à des étaux !
O mes cinq sens, ô vous mes serviteurs fidèles,
Aigles terribles, vifs comme des hirondelles,
Lions obéissants comme des chiens soumis,
Commensaux, familiers, camarades, amis,
Frères de lait, mignons aux douceurs de compagnes,
Porte-drapeaux poilus de toutes mes campagnes,
Soyez jusqu'à la fin pour le maître en péril
Les fruits de son été, les fleurs de son avril,
L'élixir par lequel chaque jour il renaisse,
Jeune homme en cheveux blancs, fou de votre jeunesse !
Ne l'abandonnez pas ! Ne le trahissez pas !
Au soir morne annonçant l'approche du trépas,
Gardez-lui le faisceau de vos cinq forces jointes !
Qu'il ait toujours au front l'étoile et ses cinq pointes !
Qu'il en soit éclairé ! Qu'il en soit radieux !
Qu'il en ait cette face auguste qu'ont les dieux !
Que son couchant comme une aurore resplendisse !
Et quand viendra l'adieu d'Orphée et d'Eurydice,
Quand l'étoile devra s'éteindre à l'horizon,
O vous, les serviteurs vieillis dans ma maison,

Que ce soit avec vous, sans qu'y manque personne,
Tous unis, braves, gais, riant du glas qui sonne,
Et que ce soit d'un coup, dans un éclatement
Formidable, dans un grand jet d'or essaimant,
Dans un dernier éclair de lumière agrandie
Dont le ciel du zénith au nadir s'incendie,
Dans une explosion de soleil, sublimant
Tous nos moments fondus au feu d'un seul moment,
Dans un pieux frisson d'âme noble obstinée
A clore noblement sa noble destinée,
Dans l'exaltation de tout ce qu'on aimait,
Dans l'ivresse d'atteindre à l'ultime sommet,
Dans l'orgueil de monter, dans l'horreur de descendre,
Et dans l'extase enfin, étant ce peu de cendre
Qu'aux abîmes du rien va balayer le vent,
De mourir en beauté sur un geste vivant !

XI

PRIÈRE A MON CERVEAU

Et maintenant, toi, mon cerveau, leur majordome,
Avec l'autorité qui fait notre orgueil d'homme,
Du haut de mes soixante et treize ans aujourd'hui,
Crache au Monde ce que tu penses, Toi, de Lui !

Samedi 4 février 1922.

XII

POST-SCRIPTUM

APRÈS LA NUIT QUI PORTE CONSEIL

Que si, toi-même enfin me lâchant sans défense,
Je dois près de ma mort retomber en enfance,
A tous mes *patata* d'alors ou *patati*
J'oppose ici, d'avance, un formel démenti.

Dimanche 5 février 1922.

XIII

LES DEUX GOURDES

Devant la pauvre poitrine nue d'une pauvre fille.

En vain l'homme tend ses mains gourdes
Vers le ciel qui reste d'airain;
En vain il conte son chagrin
Aux étoiles qui restent sourdes;

Mais en attendant que tu sourdes,
Fontaine du bleu souterrain,
L'inconsolable pèlerin
A, pour y boire, ces deux gourdes.

Si ce n'est point l'eau qu'il rêva,
L'eau divine, qu'importe ! Il va,
Rafraîchi quand même par elle ;

Et lorsqu'il tombe enfin, fourbu,
C'est encor, cette eau naturelle,
Le seul vrai nectar qu'il ait bu.

XIV

A LA BEAUTÉ

Beauté, masque divin, le seul que mon blasphème
N'osa pas souffleter de verbes insultants,
Puisque c'est vers ta bouche à l'éternel printemps
Que l'éternel essaim de mes rêves essaime;

Beauté, fleur qui n'éclos jamais, fleurant quand même,
Eau toujours près de sourdre et dont toujours j'attends
Le frais baiser promis à mes vœux haletants,
Beauté, spectre menteur, apprends combien je t'aime !

Ah! les martyrs étaient moins follement épris
Du Dieu qui leur ouvrait ses célestes pourpris!
Qu'est-ce, ayant une foi, de s'immoler pour elle?

Mais, les deux yeux crevés, crier que l'aube y point,
Voilà ce que je fais en ton honneur, bourrelle,
Moi qui sais, quand je meurs pour toi, que tu n'es point.

XV

A LA MER

Vieille dont l'œil vert faux luit sous tes mèches grises,
O grande avare, ô mer qui toujours thésaurises,
Puisque tout et jusqu'à l'azur aérien,
Finit par retourner en toi qui ne rends rien;
Maîtresse dont mes vers ont exalté les charmes
Malgré ton sel qui fait si cuisantes nos larmes,
Béni soit-il, ton cœur, d'être avaricieux !
Car, ainsi, ce n'est point au fond vide des cieux
Qu'ira se perdre dans l'impassible nuée,
La douloureuse et vague haleine exténuée
Où voudra vivre encor mon vœu d'agonisant;
Mais ce dernier soupir (mon suprême présent,

O belle), sa vapeur au zénith condensée,
Avec tout mon amour et toute ma pensée,
Et mon pauvre être, instant de l'Être universel,
Tu les résorberas dans ton liquide sel,
O grande avare, dont je chéris l'avarice,
Mère qui pour tombeau nous rouvres ta matrice;
Et, grâce à ce besoin de tout reprendre, ô mer,
Mon moi retrouvera son doux et son amer,
Et ses *de profundis* et ses épithalames,
Dans l'ironique flux et reflux de tes lames
Où se mire, jouet d'un absurde devoir,
L'imbécile Infini qui ne peut pas s'y voir.

XVI

LE SPHINX

Immobile, muet, spectral, épouvantable,
Les deux poings au menton, les coudes sur ma table,
Fleur de mon rêve, et tout ensemble être concret,
Le Sphinx, ayant surgi du néant, m'apparaît.

Est-ce aujourd'hui le jour où s'ouvrent les arcanes ?
Vas-tu sourire enfin, toi qui toujours ricanes ?
Non! Ta bouche aux deux coins garde ses deux grands plis,
Parenthèse enfermant les futurs accomplis.
Si tu l'as résolu, l'insoluble problème,
D'où vient que cependant ta face en reste blême ?
Deux rides au trait net et dur creusent ton front,
Deux parallèles qui jamais ne se joindront.

Certes, ce n'est point là le secret de ton être.
Ces deux lignes sans fin ne me font rien connaître,
Sinon qu'entre leurs murs, sans espoir, je suis pris.
Ton secret n'est-il pas plutôt dans tes yeux gris,
Dans tes yeux mornes, dans ces deux yeux implacables
Dont tu me tiens, dont tu m'étreins, dont tu m'accables ?
Une araignée au fond de leur double entonnoir
Dort ; dans l'un monstre blanc, dans l'autre monstre noir ;
Et les deux monstres n'en sont qu'un, tissant les toiles
Où bat de l'aile et meurt l'essaim d'or des étoiles.
Ah ! ma pensée aussi me semble, étoile aussi,
Concentrer, vers ces trous d'ombre, son vol transi,
Tandis que fixement, ô Sphinx, je te regarde !
O Sphinx, ô dévoreur inassouvi, prends garde
Que ma pensée en toi bientôt ne meure aussi !
Prends garde ! Fais-lui grâce, à cette étoile-ci,
Par pitié, non pour elle, ô Sphinx, mais pour toi-même !
Que tu n'aimes rien, soit ! Au moins dis-toi « Je m'aime ! »
Or, elle agonisant, tu vas agoniser.
Si tes lèvres, ô Sphinx, ont besoin qu'un baiser
Mette sa rose à leur commissure de pierre,
Daigne abaisser un peu la rigide paupière
De tes mornes yeux gris qui font les miens hagards
Et mangent ma pensée en buvant mes regards !

Car ma pensée, à moi qui ne suis qu'un atome,
Ma pensée, excrément des songes d'un fantôme,
Ma pensée, étincelle, écume, souffle, instant,
Qui ne fait que passer et qui contient pourtant
Tout l'infini tremblant d'un coup toutes ses fièvres,
C'est elle seule encor qui peut baiser tes lèvres.
Sphinx pour le monde entier, Sphinx éternellement,
Cesse de l'être pour ma pensée un moment,
Le temps, dans son miroir fulgurant, mais fidèle,
Que ton inconscience ait conscience d'elle !

Et le Sphinx, ayant clos ses implacables yeux,
M'a laissé prendre un long baiser silencieux
Où fraternellement, hommes, je vous convie,
Moi qui sais désormais le pourquoi de la vie.

XVII

LE SPECTRE

Je t'ai vu, comme on voit le jour en plein midi.
Mon regard vers le tien fut un glaive brandi,
Qu'on pousse à fond, la pointe en ligne, et qui pénètre.
Et, tel je t'ai vu, tel je te ferai connaître.

Tu ne ressembles pas à ton portrait trompeur
Qu'ont fait nos lâchetés avec des mains de peur.
Tu n'es point ce grotesque évadé d'ossuaire
Dont le squelette blanc secoue un blanc suaire
Dans les vapeurs du clair de lune pour décor.
Non ! Ta figure, c'est du noir, du noir encor,
Du noir toujours, du noir tellement noir... Écoute !
La nuit où je t'ai vu, Spectre, on n'y voyait goutte;

Mes doigts, tendus vers l'ombre, en palpaient l'épaisseur,
Et mes yeux s'écrasaient contre un mur de noirceur ;
Or, dès que tu parus sur cet écran funèbre,
Ta noirceur à toi, Spectre, essence de ténèbre,
S'y détacha, si dense en son opacité,
Que le mur de noirceur fut un mur de clarté.
Mais ta noirceur intense, infinie, absolue,
Abîme de néant où tout l'être conflue,
Loin de m'épouvanter, me charmait. Car l'azur,
Le ciel, l'air, le soleil, l'amour, en est-on sûr ?
Non ! Tout coule par la durée et l'étendue ;
Mais lorsqu'enfin par toi tout se fixe, arrêté,
C'est dans la certitude et pour l'éternité.
O profond, savoureux, extasiant délice !
Sentir que lui, ce *moi*, cette chose qui glisse,
Se fait, défait, refait, devient, incessamment,
Sans qu'on puisse jamais le saisir un moment,
Sentir qu'on va soudain, dans ta noirceur intense,
Infinie, absolue, en toucher la substance,
Et qu'on la tiendra là, concentrée en ce point
Où tout l'être du *moi* consiste à n'être point !
O Spectre, ô Noir, seul vrai parmi tous nos mensonges,
Seule réalité dont se tissent nos songes,

Sécurité suprême où je sais être coi
Dans *l'inconscient rien final*, voilà pourquoi
J'ai pu te regarder, Spectre, sans épouvante,
Et même, d'une bouche idolâtre et vivante,
Sur le trou noir et mort de la tienne poser,
En m'y pâmant d'amour, le rêve d'un baiser.

XVIII

L'ANGE

L'Ange m'a dit : « Va-t'en, poète !
« Crois-moi, tu feras mieux. Va-t'en !
« Tes yeux sont des yeux d'alouette ;
« Les miens sont des yeux de Satan. »

« L'Ange m'a dit encore : « Voire,
« Pour qu'on te croie un Lucifer,
« Ne sors pas de ta tour d'ivoire
« A l'assaut de la tour de fer. »

Enfin l'Ange, la porte ouverte,
M'a dit : « N'entre pas, si tu veux,
« Garder au poing ta palme verte
« Et tes lauriers dans les cheveux. »

Puis, sur ces mots chus de Saturne
Me vouant aux mauvais destins,
L'Ange redevint taciturne,
Tandis qu'à regards clandestins

Je regardais la porte-goule
Dont le trou du mystère noir
Tire l'âme pour qu'on y coule
Aux spires de son entonnoir.

Ah! cette porte, cette porte!
Même un rocher sans mouvement
En eût (sourd, aveugle, n'importe)
Senti l'irrésistible aimant;

Et c'est en vain qu'à mes paupières
J'écrasais, pour ne point la voir,
Mes mains plus lourdes que des pierres,
J'en subissais l'obscur pouvoir.

C'était la porte lamentable
Au fronton de laquelle on lit :
« Entrez, les affamés sans table,
« Les tombant-de-sommeil sans lit: »

C'était la porte aux airs de fée
Par qui le rêveur en chemin
Fait de ses rêves un trophée
Soleillant au ciel de demain.

C'était la porte du vieux songe
Qui sourit au regret pleureur.
C'était la porte du mensonge.
C'était la porte de l'horreur.

Car vers la porte charitable
Se ruaient les martyrisés,
Comme des moutons vers l'étable
Et des bouches vers les baisers ;

Mais en arrivant devant elle
Leur élan rompu s'arrêtait,
Dans une angoisse qui pantelle,
Dans une terreur qui se tait ;

Et cette foule sanglotante
Demeurait là marquer le pas,
Râlant les râles de l'attente
Avec des gueules de trépas.

A leurs longues désespérances
Elle s'offrait, la porte, enfin,
Du gîte où s'apaisent les transes,
Boit la soif et mange la faim,

La porte du palais féerique
Où tous les damnés, les maudits,
Les fous, les chercheurs d'Amérique,
Vont de l'enfer au paradis !

Mais leurs vœux, fleurissant en elle,
L'Ange les narguait, morfondus,
L'Ange, éternelle sentinelle
De tous les paradis perdus.

Il barrait la porte bénie,
Farouche et debout sur le seuil,
L'Ange au geste de tyrannie,
L'Ange aux yeux d'implacable orgueil ;

Et sans qu'il desserrât les lèvres,
On comprenait, rien qu'à le voir,
Que ce donneur d'eau fraîche aux fièvres
N'ouvrait pas gratis l'abreuvoir.

Son geste dur en coup de sabre,
Ses yeux fascineurs de serpent,
Criaient à la foule macabre
De ne l'aborder qu'en rampant,

Et qu'avant de franchir la porte
Il fallait se proclamer sien,
A plat-ventre comme un cloporte,
En léchant ses pieds comme un chien.

Or, si sa tête était d'un Ange,
Ses pieds, dont la vermine mord
La grouillante et vivante fange,
Ses pieds étaient des pieds de mort.

Devant ces puanteurs livides
Et ce droit de péage affreux,
Cerveaux éteints, estomacs vides,
Les gueux s'interrogeaient entre eux.

Or, sous l'injonction formelle
Voyant trembler les pauvres gens,
J'essayai d'être fort comme elle
Contre ses ordres outrageants,

Et je dis : « De quelle amertume
« Vos fronts sont lourds, vos cœurs sont pleins,
« Je le sais, vous dont j'ai coutume,
« Vous que j'aime, vous que je plains,

« Vous mes amis, moi, votre frère,
« Vous avec qui j'ai souffert tant,
« Je sais que tout vous est contraire,
« Que c'est à jamais, et pourtant,

« Tenez bon, je vous en conjure,
« Et pour avoir le pain, le lit,
« N'acceptez pas l'atroce injure
« Par quoi votre orgueil s'abolit;

« Rêveurs, que ronge votre rêve,
« Préférez l'éternel tourment
« Aux hontes de l'ignoble trêve
« Que l'on vous propose, et qui ment.

« Dans le palais gardé par l'Ange,
« Le sommeil est celui des morts.
« Ce qu'on y boit, ce qu'on y mange,
« C'est l'esclavage et le remords.

« Mieux vaut le malheur qui vous navre
« Que l'irrémédiable affront
« De lécher ces pieds de cadavre,
« Pourris, et qui vous pourriront. »

Ainsi, mieux encore sans doute,
Par tout ce qu'on peut dégager
De pitié se dépensant toute
Pour des êtres chers en danger,

Ainsi je luttais, solitaire,
Contre le geste et les regards
Qui déjà courbaient vers la terre
Leurs faces de vaincus hagards.

Efforts perdus! Paroles vaines!
Le vieil espoir empoisonneur
Leur gelait le sang dans les veines
Et vidait leur âme d'honneur.

Et je dus subir la nausée
De voir le premier du troupeau
A genoux, sa bouche posée
Sur les pieds sans chair et sans peau,

Puis un second, un autre, un autre,
Puis par tas, à tort à travers,
Tout le vil troupeau qui se vautre,
Léchant la sanie et les vers.

Hélas ! oui, cette pourriture
Qui me faisait lever le cœur,
Mes sans-gîte et mes sans-pâture
En léchaient l'infecte liqueur ;

Et mes rêveurs léchaient de même,
Et tous, tous, si bien corrompus
Qu'on eût dit des lécheurs de crème,
Ces monstrueux lécheurs de pus.

Hélas ! oui, tout ce triste monde,
Gueux, fous, mes frères, mes amis,
Trouvaient juste l'hommage immonde,
Prix de l'Eldorado promis,

Tant ils avaient, les pauvres hères
Aux maigres et claquantes peaux
Sous l'éternel vent des misères,
Faim de repas, faim de repos !

Misères qu'ils croyaient finies
Vous me faisiez presque excuser
Les abjectes ignominies
De leur vampirique baiser.

Des larmes de honte et de rage
Me montaient aux yeux cependant,
Que nul d'entre eux n'eût le courage
De se redresser en grondant,

Que pas un, dans un élan d'âme,
Dans un sursaut de sang qui bout,
Ne crachât sur le seuil infâme,
Crevant là, devant, mais debout.

Soudain je me compris en faute,
Plus coupable qu'eux tous, vraiment.
Ma conscience, à flamme haute,
M'illuminait, claire, affirmant :

« Les mots sont du vent qu'on profère ;
« Il n'est que l'acte de viril,
« Ce que tu crois qu'ils devraient faire,
« Affrontes-en, toi, le péril ;

« Prends ton vol, d'un essor plus ample
« Qu'un essor d'inutiles vœux,
« Et donne à ces lâches l'exemple
« Du courage que tu leur veux! »

L'Ange au fond de moi devait lire;
Car il souriait à présent,
Et pour ma révolte en délire
Ce sourire était écrasant.

Ma force en restait engourdie.
Il me méprisait à tel point!
Il semblait dire : « Comédie!
« Qui réfléchit trop n'agit point.

« Au ronron berceur de tes phrases
« S'endorment tes vouloirs lointains.
« Le feu de paille où tu t'embrases,
« En soufflant dessus tu l'éteins.

« Sois brave en pensée, ô bravache
« Qui n'as pas décroisé les bras!
« Sous mon geste en coup de cravache
« Comme les autres tu ploieras. »

Son geste en même temps m'accable
Et me tire, lent, vers le sol,
Tel que du plomb au bout d'un câble
Dont l'autre bout m'étreint le col.

Ma nuque en vain se fait de roche ;
Le câble toujours se raidit ;
Je me penche ; et l'instant approche,
L'instant sûr que l'Ange a prédit,

L'instant fatal où jusqu'à terre,
Pour rendre l'hommage abhorré,
Cédant au geste autoritaire
Comme les autres je ploierai.

Oh ! quels flots d'âcre et noire bile
Je ravalais, songeant tout bas :
« C'est donc vrai, poète débile,
« Tu n'es pas fait pour les combats !

« Tes semblables et toi, vous n'êtes
« Rien que des guerriers de chanson,
« Grandiloques marionnettes
« Ayant, au lieu de sang, du son !

« Et toi, le souffleur des vaillances,
« C'est donc vrai que tu vas aussi
« Choir aux suprêmes défaillances
« Devant ces pieds morts que voici !

« O chiffe ! O loque, O reins d'eunuque !
« Ça, pourceau, tu vas lécher ça !... »
Tout à coup, redressant ma nuque
Un cri d'horreur !... Qui le poussa ?

C'est toi, dans ma main, palme verte.
C'est vous, sur ma tête, lauriers.
Après quoi vous m'avez dit : « Certe,
« Les poètes sont des guerriers,

« Certe, ils sont fiers. Certe, ils sont braves,
« Certes, ces parleurs généreux
« Contre les jougs et les entraves,
« Ne les supportent pas sur eux.

« Certes, de leur cri grandiloque
« Fleurit l'acte grand, s'il le faut.
« Chénier n'était pas une loque
« Quand il monta sur l'échafaud.

« L'un des vainqueurs de Salamine
« A nom Eschyle. Sparte, à bas,
« Rit de Tyrtée et de sa mine;
« Ce boiteux la remet au pas.

« Cervantès, qui fit don Quichotte,
« A Lépante perdit un poing,
« Et si l'effigie est manchote,
« C'est que l'âme ne l'était point.

« Combien d'autres, d'autres encore,
« Qu'a rendus noblement fameux
« L'héroïsme qui les décore!
« Qu'il t'en souvienne et fais comme eux!

« Comme eux sens battre sous tes côtes
« Un cœur qui n'est jamais transi,
« Le cœur qu'ont tous les Argonautes,
« Qu'avait Hercule, Orphée aussi!

« Afin qu'aux Toisons d'or futures
« Aborde la nef de ton nom,
« Cours les tragiques aventures
« En vrai fils d'Orphée; ou sinon,

« Ne te crois pas d'une autre essence
« Que ces gueux, âmes de valets,
« Dont l'unique réjouissance
« Est l'entrée au morne palais.

« Renonce aux baisers de la Muse,
« De la Gloire, et comme ces gueux,
« Aplatis ta face camuse
« Pour lécher ces pieds avec eux,

« Rampe ainsi qu'on veut que tu rampes,
« Parmi ce vil bétail humain,
« Mais, sans nous, lauriers, à tes tempes,
« Sans moi, palme verte en ta main ! »

Et je sentis que mes insignes,
Si j'approchais encor du sol,
Loin des doigts et du front indignes
Allaient prendre en pleurant leur vol.

Alors, d'une voix grave et calme,
J'osai dire à l'Ange exécré :
« Avec mes lauriers et ma palme,
« Moi, tête haute, j'entrerai. »

Je dis, et joignant l'acte au verbe,
Dans la foule en flasques remous
Je marchai droit vers le Superbe
Qui chancela sur ses pieds mous,

Et je vis ma dextre crispée
Devenir un poing de vainqueur
Où la palme était une épée
Que je lui plongeais en plein cœur,

Tandis qu'à mon front de démence
Les lauriers d'un coup s'enflammant
En faisaient une torche immense
Dont flamboyait le firmament.

Puis ma voix forte et triomphale
Dit aux quatre vents : « Claironnez,
« Et que vos buccins en rafale
« Mettent debout les prosternés ! »

Mais, comme à la stupide foule
Je criais : « Soyez libres, gueux ! »
Voici qu'aux pieds dont je les foule
Se collaient leurs baisers visqueux.

Mon grand cri, semeur de lumière,
Ouvreur de l'Eden défendu,
Dans leur lâcheté coutumière
Ils ne l'avaient pas entendu.

Ils croyaient que j'étais l'apôtre
D'un dogme et d'un culte nouveaux.
A cet Ange ayant tué l'autre,
Comme à l'autre ils étaient dévots;

Et j'avais beau par des harangues
Vouloir leur rendre la raison,
Sur mes pieds leurs ignobles langues
Se multipliaient à foison.

Ils léchaient, léchaient sans relâches;
Ils léchaient jusqu'à m'écorcher;
Et plus je les traitais de lâches,
Plus ils s'obstinaient à lécher.

Je veux fuir. En vain je le tente.
Ils sont trop! Je ne pourrai pas.
Dans leur caresse dégoûtante
Ils ont emprisonné mes pas.

Leur salive qui me pénètre
Ronge ma chair et la corrompt.
Leur être s'infiltre en mon être,
Malgré les splendeurs de mon front.

Au sol, où leur bave assassine
A grangrené mes pieds perclus,
Je sens mes pieds prendre racine
Dans ces paralysantes glus.

Je les sens, comme ceux de l'Ange,
S'emplir de vermine qui mord
Leur grouillante et vivante fange.
Je sens qu'ils sont des pieds de mort !

Et sous l'épouvantable porte
C'est pourquoi je reste depuis,
Ayant goûté l'eau qu'on rapporte
Du fond de l'ironique puits,

La bouche pour jamais amère
D'avoir bu cette mauvaise eau
Où s'encharogne ma Chimère,
Dragon que je crus un oiseau ;

C'est pourquoi sans fin j'y demeure,
Sous cette porte des effrois,
Écoutant toujours la même heure
Tinter dans les mêmes beffrois ;

C'est pourquoi je suis là, statue,
Avec des airs encor vivants,
Tant que ne l'ont pas abattue
La foudre, le gel, ni les vents,

Statue en bois creux où plangore
Tout l'automnal *de profundis*
De l'éblouissant Egrégore
Que fut mon Avril de jadis,

Statue à la fois blanche et noire
Dont le socle est l'horrible seuil,
Statue au torse de Victoire,
Au bas du corps drapé de deuil,

Statue au col pris dans les cangues
Des rêves irréalisés,
Et dont le sang flue à des langues
Sous d'abominables baisers,

Statue aux chairs en purulence,
Criant par gestes éperdus
Sur un tombeau dont le silence
Est fait de cris inentendus,

Ange à mon tour, en sentinelle
Au seuil barré des paradis,
Gardant la consigne éternelle
Des secrets que je n'ai pas dits,

Ange qui ne peux plus les dire,
Ces secrets qu'il comprendrait seul,
Ange dont le zénith nadire
Et dont le lange est le linceul,

Face aux prunelles agrandies
Où tient l'orbe de l'univers,
Front auréolé d'incendies,
Pieds de cadavre en proie aux vers,

Ange radieux et funèbre
Dont la haine, folle d'amour,
Boit tous les vins de la ténèbre
Dans tous les calices du jour !

TABLE DES MATIÈRES

I. — PRÉLUDES

Pages.

I. Tintez, les glas ! 9
II. Oh ! ces minuits-là ! 13
III. La Rose. 21
IV. Où donc s'en allaient-ils ? 25
V. Mimes 27
VI. Larmes. 29
VII. Salomé 31
VIII. O vie, exécrable maîtresse 35
IX. Ballade de l'an qui vient 39

II. — CRÉPUSCULAIRES

I. A une colombe. 43
II. The table is full 45
III. Fourmis 47

Pages.
IV. Effet de lune 49
V. Autre effet de lune 51
VI. Chanson de pluie. 53
VII. Glose sur quatre vers de Bouchor 57
VIII. Marine 59
IX. Pluie d'orage. 61
X. Funérailles 63
XI. La plainte de la croix 67
XII. Vent d'automne 69
XIII. Le roulier 73
XIV. Onzain mélancolique 75
XV. Les roses blanches de la lune 77
XVI. *In honorem Baldelarii novempedalis prosa* . . 79
XVII. Épître dans le goût ancien 83
XVIII. Un fou. 89
XIX. Soûleries du soir. 91
XX. Sonnet boustrophédon 97

III. — HEURES NOIRES

I. Prose prémonitoire 101
II. Vachisme 103
III. Nouvel art poétique 105
IV. Le livre magique 107
V. Bamboula. 109
VI. Le sans-chef 113
VII. Appel aux papetiers 115
VIII. Matutine 117
IX. La diane 119

IV. — TESTAMENTS

Pages.
I. Ode pour nos arrière-neveux 123
II. Yeux vivants. 129
III. Moulin 131
IV. Le vent 133
V. La gloire des bêtes. 139
VI. Chanson de bon cœur. 145
VII. A ma dernière heure. 149
VIII La cave 153
IX. *Carpe diem!* 155
X. Prière à mes cinq sens. 159
XI. Prière à mon cerveau 175
XII. *Post scriptum* 177
XIII. Les deux gourdes 179
XIV. A la beauté 181
XV. A la mer. 183
XVI. Le sphinx 185
XVII. Le spectre. 189
XVIII. L'Ange 193

Paris. — L. Marretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

PQ
2387
R4G48

Richepin, Jean
Les glas

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY